

ARTS

SPECTACLES

BERLINALE

LA RELÈVE RÉCOMPENSÉE

PAGE 3

SCÈNE DE HEAD ON

LECTURES

STÉPHANE DOMPIERRE

LA GÉNÉRATION FLOUE

PAGE 7

DAWN TYLER WATSON

La dame chante le blues



NATHALIE PETROWSKI

RENCONTRE

npetrows@lapresse.ca

À Calgary, Toronto, Fredericton ou même à Paris (France), les gens n'ont aucun problème avec le nom de Dawn Tyler Watson. Allez savoir pourquoi à Montréal, Québec ou Chibougamau, son nom se fait toujours écorcher. Des fois, c'est le « Dawn » qui en pâtit. Des fois, c'est le « Tyler » qui devient « Taylor ». Et des fois, les trois noms fondent comme un carré de sucre dans un café brûlant, plongeant ceux qui tentent désespérément de s'en souvenir en pleine amnésie.

« C'est pourtant simple, dit-elle avec un lourd accent québécois matiné d'anglais. Dawn c'est comme le mot « on » avec la lettre « d » devant. Et Tyler, c'est Tyler. Pas Taylor. »

Il n'y a aucun reproche dans sa voix. Seulement un soupçon d'amusement devant ce problème de mémorisation collective qu'elle subit depuis 1988, date de son arrivée accidentelle à Montréal.

Nous sommes assises à une minuscule table devant deux jolis verres bleus, remplis de thé au citron et miel, au milieu de son appartement de Saint-Henri. Les lieux sont étroits mais colorés et chaque pouce des murs, couvert de cadres exposant des photos qui racontent l'essentiel de sa vie.

Ici, ses parents adoptifs, deux Britanniques d'origine jamaïcaine comme elle, qui se sont établis à London, en Ontario, à la fin des années 60. Là, une photo de Dawn peu de temps après sa naissance à Manchester, en Angleterre. Là, un cliché d'elle, croqué en plein concert, pendant un festival de blues d'une quelconque municipalité américaine ou canadienne. Ici, une photo de la chanteuse prise avec Céline en 1999, à l'occasion d'un mariage du clan Dion où elle était l'artiste invitée. Là, au-dessus de nos têtes, une nouvelle photo : celle de la chanteuse, déguisée en Curly Brown, le personnage qu'elle interprète aux côtés de Roy Dupuis dans le film de Gilles Noël, qui porte le titre évocateur de *Jack Paradise*.

Je suis allée au visionnement du film il y a quelques semaines pour deux raisons. D'abord pour le sujet : le milieu du jazz montréalais dans les années 30 et 40 avant Jean Drapeau et Pax Plante. Et puis bien sûr pour Roy Dupuis, qui y interprète le rôle d'un pianiste de jazz blanc, inspiré en partie de la vie du pianiste Guy Langlois.

Mais dès que Dawn Tyler Watson est apparue à l'écran avec sa tête toute bouclée et son sourire espiègle, ma curiosité a été piquée. J'ai immédiatement voulu savoir qui était cette jolie inconnue dont la présence à l'écran était indéniable. Je n'avais jamais entendu parler d'elle, son visage ne me disait rien. Pendant un instant, j'ai cru qu'elle était une actrice de Harlem parachutée à Montréal.

Mais Dawn Tyler Watson est Montréalaise depuis près de 15 ans. La plupart des musiciens de blues, comme Bob Harrisson, Steve Hill, Carl Tremblay et Jim Zeller, la connaissent bien et ont joué avec elle. Idem pour Nanette Workman, qu'elle rejoindra le 3 mars pour le spectacle *Les Grandes Dames du Blues* au Café Campus. Idem pour Normand Brathwaite, qui l'a invitée à quelques reprises à *Beau et chaud*.

Malgré ses contacts dans le milieu, Dawn Tyler travaille plus ou moins dans l'ombre des bars enfumés de Montréal et d'ailleurs. Cela ne la dérange pas le moins du monde. Au contraire.

« Des fois, on me dit que je devrais arrêter de chanter dans les bars et me brancher dans un type de musique plus qu'un autre. Mais j'aime tous les styles, tous les genres et, par-dessus tout, j'aime chanter dans les bars », affirme-t-elle sans sourciller.

Il faut dire que, jusqu'à l'âge de 23 ans, la chanteuse a tout fait sauf chanter. Elle a beaucoup fêté, beaucoup bu et fumé. Elle a aussi été

Les amateurs de blues, ceux qui fréquentent le Jello, le Tsirco ou le Biddle's le dimanche soir, connaissent bien Dawn Tyler Watson. Pour les autres, c'est une pure inconnue. Mais dès qu'ils auront vu *Jack Paradise*, qui sort en salle le 20 février prochain, ils voudront à coup sûr découvrir cette chanteuse de jazz et de blues qui ressemble à s'y méprendre à la petit soeur québécoise de Billie Holiday.



« J'aime tous les styles de musique, tous les genres et, par-dessus tout, j'aime chanter dans les bars », affirme sans sourciller Dawn Tyler Watson.

mannequin, vendeuse, serveuse, barmaid et hôtesse de restaurant. « Je n'étais pas très sérieuse et souvent très gelée, jusqu'au jour où j'ai décidé de me prendre en main. »

Ce jour-là, sa grande amie d'enfance, qui a grandi avec elle à London, lui a annoncé qu'elle s'en allait étudier la composition musicale à l'Université Concordia de Montréal. « Tu devrais t'inscrire toi aussi », lui a-t-elle conseillé. Il n'en fallait pas plus pour que la jeune rebelle, surnommée Snake à l'école primaire, prenne le conseil de son amie au pied de la lettre. L'espace d'une audition à Concordia, elle était acceptée en chant jazz.

« J'aurais préféré étudier le blues, mais ça ne s'enseignait pas. Alors je me suis dirigée vers le jazz, avec une idée du jazz qui se limitait à Billie Holiday. Très vite, je me suis rendu compte que j'avais du talent — un talent brut — qui était comme un cadeau du ciel, mais qui avait besoin d'être mieux canalisé. Des fois, quand j'écoute comment je chantais à l'époque, je n'en reviens pas. Je chantais faux, j'étais d'une arrogance crasse et, surtout, complètement à côté de la réalité. »

➤ Voir WATSON en 6

Une visite chez ma mère



DANY LAFERRIÈRE

CHRONIQUE

COLLABORATION SPÉCIALE
dlaferri@lapresse.ca

J'étais en train de me demander qui était cette longue jeune fille qui s'avancait vers moi en dansant dans la lumière dorée de cette fin d'après-midi. Je sirotais tranquillement près de la piscine de l'hôtel un rhum-punch, assez corsé ma foi, tout en préparant ma journée de tournage du lendemain. Qui a dit qu'il fallait travailler dans la douleur ? Je venais de passer une semaine d'enfer à filmer dans les rues de Montréal par - 30 degrés. C'est ma faute, je n'avais pas à écrire un scénario qui se passe en hiver, et qui exigeait même beaucoup de neige et un temps très froid. Heureusement que je m'étais ménagé quelques jours de tournage dans la chaleur de Port-au-Prince. Je parle comme un vieux blasé dont c'est le trentième film. En réalité, j'ai écrit cette histoire sans penser aux conséquences. J'entendais simplement faire un parallèle entre le froid et le chaud, c'est-à-dire entre Montréal et Port-au-Prince. La prochaine fois, s'il y a une prochaine fois, ce sera le contraire : un film entre l'été montréalais et l'hiver port-au-princien.

Depuis que je suis dans le cinéma (j'en parle de plus en plus, mais c'est toujours ainsi avec les néophytes), les jeunes filles me sourient volontiers dans la rue. Alors en voyant arriver dans ma direction cette éblouissante beauté, je n'ai pas pensé une seconde qu'elle pouvait être ma nièce. En fait, elle était venue me chercher pour m'emmener voir ma mère. Dès qu'on s'est installés dans la voiture, elle a mis de la musique, sa musique. Un solide rap en créole. J'écoutais Tabou Combo au début des années 70. La musique de ma génération a chassé celle de ma mère, et celle de ma nièce me fait passer aujourd'hui pour un ringard.

J'observe ma nièce à la dérobée. Son aisance m'époustoufle. Elle slalome avec dextérité à travers les nombreux nids-de-poule, tout en téléphonant à ses copines. Elle parle de son boulot, de son copain, de musique. Elle passe de l'anglais au créole. Et le français alors ? « Je ne vais pas gaspiller mon français avec les amies, je ne l'utilise qu'au travail ou si je veux impressionner quelqu'un. » Juste une remarque en passant à propos des derniers événements politiques qui rendent la circulation encore plus difficile. Elle n'est pas insouciante pour autant. C'est simplement une jeune femme qui entend vivre sa vie. Ma mère m'attendait, debout dans la cour, à côté d'un petit chien nerveux qui n'arrête pas de japper.

Une enfance interminable

Ma mère ne comprend pas que je ne descende pas chez elle quand je viens en Haïti. Je lui raconte toutes sortes de bobards qu'elle n'avale d'ailleurs pas. Mais la vraie raison, c'est qu'elle n'arrive pas à voir en moi autre chose

➤ Voir LAFERRIÈRE en 2



©photo: Laurence Lalat

ARIANE MOFFATT
AQUANAUTE

SUPPLÉMENTAIRE

5 MARS
AU MÉTROPOLIS



BILLETS EN VENTE MAINTENANT

En personne au Spectrum
318, rue Sainte-Catherine Ouest

Par téléphone
(514) 790-1245

Par Internet
www.admission.com

ARTS ET SPECTACLES

CHANSON

Forte dose de sentimentalisme

Enrique Iglesias au Centre Bell: le chanteur fait la cour aux filles

ISABELLE MASSÉ
CRITIQUE

Demande en mariage, gestes lascifs savamment exécutés, petit cris s'échappant d'une bouche prête à mordiller, séances de photos... En spectacle, Enrique Iglesias fait la cour aux filles devant lui autant qu'à son micro.

Leurs coeurs ont fait trois tours sur eux-mêmes vendredi soir, veille de la Saint-Valentin, au Centre Bell. Impossible pour les spectatrices de rester de glace quand le chanteur d'origine espagnole s'offre en cadeau sur une scène. Il n'a eu qu'à entamer les premières rimes de *The Way you Touch Me* (de son plus récent album en anglais, *Seven*) pour les faire frémir.

Il était 21 h 05. Éric, d'*Occupation double*, victime consentante d'un concours radiophonique d'accompagnement d'un soir, venait de jouer au *latin lover* pendant une bonne demi-heure, au parterre, avec des dizaines de filles souhaitant se faire photographier avec lui.

Le temps était venu pour le tombeur québécois de laisser sa place

Quelques drapeaux d'Espagne flottaient dans la salle, et d'énormes cartons sur lesquels on avait rédigé avec amour *Te Amo Enrique*

à son joyeux rival et de retomber momentanément dans l'oubli. Quelques drapeaux d'Espagne flottaient dans la salle, et également d'énormes cartons sur lesquels on avait rédigé avec amour *Te Amo Enrique*.

Tout y était pour que la vedette de la soirée ressente l'affection des Montréalais(es) dès le pied posé sur la scène.

Sensssssuel, Enrique ? Quand il chante et qu'on ferme les yeux, assurément.

Gagné d'avance, le public a ré- cité comme des prières les *Rhythm Divine*, *Bailamos*, *Addicted* et autres *Escape* qui ont été offertes (et li-

vrées par six musiciens et trois choristes) en 85 minutes. On l'aura remarqué, voilà toutes des odes à Cupidon.

Dans un spectacle convenu, nullement original, le chanteur de 27 ans, qui a évité les notes trop haut perchées, n'a pas eu à en faire beaucoup pour se faire désirer. Tant mieux, car il n'est pas du genre à se trémousser sur scène comme un certain Ricky Martin. Une fesse qui se dresse ici, une cheville qui frétille là... Plutôt statique, Enrique Iglesias ! Le magnétisme de la star ne passe pas par des pas de danse. Plutôt par des sourires et des contacts avec son entourage.

Passage à l'acte

À la fin de la ballade *Could I Have This Kiss Forever*, chantée en duo, il est « passé à l'acte » avec une de ses choristes, en s'agenouillant, en lui écartant les jambes, puis en s'étendant de tout son long sur elle.

Charmant pour certains. Ridicule pour d'autres...

Plus tard, durant la portion rock-détente espagnole du concert, il s'est couché sur les jambes d'une spectatrice (qui doit maintenant songer au divorce) pour lui murmurer les paroles de deux chansons.

Où était Anna Kournikova ? « Au diable la joueuse de tennis devenue mannequin pour le *Swimsuit Issue* du *Sports Illustrated* ! » ont dû se dire, vendredi soir, les 5000 spectateurs présents. (Oui, il y avait plusieurs garçons au Centre Bell. Cadeau de la Saint-Valentin ?)

Beau comme un coeur, Enrique Iglesias, qui a hérité du côté sensuel posé de son père Julio, avait 17 chansons à leur offrir (dont des reprises de Bob Dylan et Depeche Mode)... et une grande blonde riche n'allait sûrement pas leur gâcher la soirée !

En anglais

Les spectatrices ne semblent même pas avoir été déçues que le succès *Love to See you Cry* (*Tes larmes sont mes baisers*) ait été chantée seulement en anglais.

Ni que l'idole n'ait lancé en français qu'un « Merci ! » en toute fin de spectacle. On pardonne tout à un homme qu'on aime...



PHOTO BERNARD BRAULT, LA PRESSE ©

Le chanteur Enrique Iglesias sur la scène du Centre Bell vendredi.

Une visite chez ma mère

LAFERRIÈRE
suite de la page 1

que cet éternel petit garçon qui n'a jamais quitté ses jupes jusqu'à son départ d'Haïti, à l'âge de 23 ans (ouf ! il était temps). J'ai eu une enfance interminable.

J'avais de la difficulté à respirer quand, durant mes premiers voyages, je séjournais chez elle. Elle me gavait de nourriture sans cesser de me mettre en garde contre toutes sortes de gens que je ne connaissais même pas. Une fois, par hasard, je l'ai croisée dans la rue. Elle marchait très vite, comme à son habitude. L'air soucieux. Je l'ai rejointe, et elle m'a raconté que, subitement inquiète, elle était partie à ma recherche. Comme ça, à travers les rues incertaines d'une ville de près de 2 millions d'habitants. J'avais 42 ans à l'époque.

J'ai déjà tenté, un soir, d'expliquer à ma mère qu'étant donné que je voyage beaucoup, il m'est déjà arrivé de me retrouver dans des situations un peu difficiles. Je lui ai raconté aussi les pays étranges que je visite, les gens fascinants que je rencontre, les livres que j'écris, toute cette vie mouvementée que je mène. Elle m'a écouté avec ce sourire lointain, comme si elle savait tout cela depuis longtemps. Elle est heureuse, chaque fois, de découvrir que j'adore toujours autant les avocats et les mangues. Mais ce qu'elle aime par-dessus tout, c'est s'asseoir avec moi, dans la pénombre du salon, pour parler de la famille, c'est-à-dire de ses soeurs, cette nuée de tantes qui peuplent mes romans.

Le temps

Elle déteste que je parle de mon âge en public parce qu'elle tient le sien tellement secret que j'ignore aujourd'hui encore si elle est née en 1927, 1929 ou 1931. Je lui ai téléphoné, un soir...

— Maman, il me faut ta date de naissance...

— Le 4 février.

— Je sais... De quelle année ?

Un long silence à l'autre bout du fil.

— Maman, j'ai besoin absolument de savoir l'année, c'est important...

— Je comprends, finit-elle par dire d'une toute petite voix... C'est en 1931, je crois...

— Je suis sérieux, maman.

— 1929 alors...

— Il faut que ce soit la date qui se trouve sur ton acte de naissance, sinon tu pourrais avoir des problèmes plus tard, quand tu viendras me visiter...

— 1927, lance-t-elle sur ce ton qui ne tolère aucune réplique.

Et il n'y avait plus rien à faire. Comme j'insistais, elle a pris le prétexte cousu de fil blanc qu'elle avait quelque chose en train de déborder sur le feu. Un jour, je l'ai ébranlée en lui faisant remarquer que si elle venait à mourir subitement, j'aurais l'air idiot de ne pas pouvoir écrire son âge dans la notice nécrologique. Elle semblait à deux doigts de me faire la grande révélation pour se raviser à la dernière seconde.

Quand ma mère ne veut pas que je dise mon âge, est-ce parce qu'elle veut que je sois à tout jamais son petit garçon, ou entend-elle simplement garder pour toujours l'âge (son âge étant intrinsèquement lié au mien) qu'elle avait quand mon père est parti en exil ? Sans presque bouger, ma mère semble avoir une vie intérieure beaucoup plus dense que la mienne.

Le goût de la vie

Ma mère ne peut plus tolérer le riz, ce qui m'a un peu étonné car elle a toujours mangé du riz avec grand appétit. Le riz est l'aliment sacré du tiers-monde. Elle me raconte qu'elle a perdu certains goûts dernièrement pour en retrouver d'autres. J'ai, nai-

vement, cru que le riz était la seule nourriture susceptible de l'accompagner jusqu'au bout. Dire qu'un jour je pourrai perdre le goût de l'avocat ou de la mangue ! Quand je suis à Port-au-Prince, je mange au moins un avocat et trois mangues par jour, et les fruits d'Haïti ont un goût si différent de ceux que j'achète à Montréal. Comme la vie elle-même semble plus dense à Port-au-Prince.

Aujourd'hui, comme un enfant, ma mère ne se nourrit que de friandises. Ma soeur m'avait déjà alerté qu'elle refusait de s'asseoir à table pour manger. La moindre contrainte l'énerve au plus haut point, elle qui a tant tenu à nous inculquer les bonnes manières. Je lui apporté alors une pleine valise de ces délicieuses choses qu'elle peut manger, assise sur la galerie.

Sa position politique reste assez proche de la majorité silencieuse. Aristide l'a profondément déçue, mais elle garde encore bien cachée dans son armoire une photo du jeune prêtre qui l'avait tant fait rêver au début des années 90. Pour une fois, son Église rejoignait pleinement son rêve de société. On lui parlait enfin de travail, de nourriture, de santé et de justice. Cela ne s'efface pas facilement de la mémoire des gens. Aujourd'hui, elle entend davantage parler contre Aristide que de la souffrance du peuple, ce peuple définitivement condamné à choisir entre les démagogues et les cyniques. Les gens ne sont pas dupes, mais ils n'ont pas le choix : un démagogue sera toujours préférable à un cynique. Même les citoyens riches, en santé et bien éduqués des pays les plus puissants passent leur temps à ingurgiter les promesses électorales les plus farfelues venant des plus grossiers démagogues. À plus forte raison un pays comme Haïti, qui n'a connu que la dictature...

Une surveillance constante

Ma mère est l'être humain le plus raffiné que je connaisse. Son ancienne amie et couturière, rencontrée à

Miami il y a deux ans, m'a rappelé, avec encore une lueur d'admiration dans les yeux, que ma mère restait intraitable quant à la qualité de la coupe. L'envers de la robe devait être aussi impeccable que l'endroit. Et elle était prête à y mettre le prix, alors même qu'elle gagnait juste assez pour nourrir sa famille et payer l'école de ses enfants. « Si ta mère, m'a dit tante Renée, n'avait pas gardé les yeux grands ouverts, tu serais un voyou à l'heure qu'il est. Il y avait trop de gamins qui n'allaient pas à l'école dans le quartier. »

Je me souviens qu'elle pouvait débarquer à tout moment quand, après l'école, je restais pour jouer au volley-ball avec les copains. Elle ne faisait pas, comme d'autres mères, une entrée intempestive de mère-dragon, pas du tout son genre, elle se contentait de m'attendre derrière le mur. J'étais le seul à savoir qu'elle était là. Alors je quittais le jeu, refusant tout de même de marcher à ses côtés. Je la précédais, fulminant de colère.

Son but ultime était de me faire traverser sans encombre cette mare de requins qu'était devenu Port-au-Prince depuis l'arrivée de Duvalier au pouvoir. À l'époque, j'ignorais totalement les dangers que je pouvais encourir. Port-au-Prince étant ma ville. Que pouvait-il m'arriver dans ma propre ville ? Le pire pour ma mère n'était pas la menace que constituait la présence constante des assassins à la solde de Duvalier dans nos rues, mais plutôt que je puisse devenir moi aussi un assassin. J'étais entouré de gens qui ne pensaient qu'à se trouver une revolver et une carte de police secrète pour jouer les fiers-à-bras tout en rançonnant les pauvres gens.

Un monde féminin

Mon père étant en exil, ma mère s'est retrouvée seule à m'élever. Son obsession de ne pas faire de moi une mauviette l'a poussée à chercher de l'aide auprès de ses amies qui avaient encore un mari et un fils. Il lui arrivait aussi de prendre des initiatives, qui furent la plupart du

temps désastreuses. Je me souviens de ce jour où elle est arrivée avec un cadeau bien emballé. Je déchire fébrilement l'enveloppe pour découvrir, avec horreur, un livre de la comtesse de Ségur. *Les Malheurs de Sophie*, je crois. Faut pas espérer l'ombre d'un coup de poing dans un tel livre. À l'époque, on échangeait nos bouquins entre amis, mais je me suis bien gardé de faire circuler celui-ci. La honte. La Bibliothèque rose. Une réputation est vite salie à cet âge-là. Un jour qu'il pleuvait, et n'ayant vraiment rien à me mettre sous la dent, j'ai sorti de l'armoire où je l'avais enfoui, sous une pile de draps et de serviettes, le petit livre de la comtesse. Je me rappelle encore cette étrange surexcitation qui se dégageait du livre. Comme si tout se passait à l'intérieur des personnages. Aucune extériorité. Seulement des mensonges et des secrets. C'était vraiment loin de l'univers des Bob Morane, des James Bond et des Zembla, de tous ces héros virils qui avaient tissé jusqu'alors ma sensibilité. Je crois que ma mère a senti un monstre se réveiller en moi, et, pour tenter de l'apaiser, elle a cherché de l'aide auprès de la faussettement placide comtesse. Elle a eu raison, car tout à coup, j'ai commencé à développer un nouveau champ d'intérêt. Le jour, j'étais encore le petit garçon qui ne pensait qu'à courir et à se battre, mais le soir, après mes leçons et mes devoirs, je rentrais sous les draps avec Sophie, le général Dourakine, Camille, Madeleine, l'âne, tout l'univers de la comtesse.

Je me rappelle de tout cela en voyant mon neveu (qui s'appelle aussi Dany) s'étirer paresseusement sur son lit, avec, par terre, une pile de bouquins (dont deux de la comtesse de Ségur) à côté d'un grand verre de lait chaud et bien sucré. Je souris de voir que si les situations politiques changent, la vie profonde reste la même. Si j'ai voulu raconter ces moments intimes et personnels, c'est pour qu'Haïti ne devienne pas uniquement une suite de chiffres : la comptabilité de la mort.

ARTS ET SPECTACLES

La relève primée à Berlin

L'Ours d'or va à Fatih Akin, cinéaste allemand d'origine turque



LUC PERREAULT

À LA BERLINALE
ENVOYÉ SPÉCIAL

BERLIN — Fuyant les noms déjà reconnus tels qu'Angelopoulos, Rohmer ou Loach, le jury du 54^e Festival de Berlin a décidé d'encourager la relève en accordant l'Ours d'or, la récompense suprême de cette manifestation, à un cinéaste allemand de 30 ans, Fatih Akin, pour son film *Head On*, qui rafle également le Prix de la critique remis par la Fipresci.

J'avais signalé vendredi l'intérêt de cette oeuvre qui traite de la rencontre de deux laissés-pour-compte de la société allemande, deux marginaux appartenant à la communauté turque, l'un punk alcoolique, la seconde en rupture avec sa famille, qui joignent leurs forces pour le meilleur et pour le pire. C'est une oeuvre pleine de fraîcheur mais au ton grave et incisif qui méritait d'être soulignée.

Pour le cinéma allemand, cette récompense vient par ailleurs signaler l'existence d'une nouvelle génération de cinéastes très différente de celle des Fassbinder, Wenders, Herzog et compagnie. Le dernier Ours d'or à une production allemande remonte à 18 ans. Il avait été remis à *Stammheim*, de Reinhard Hauff (sur la bande à Baader). Le prix souligne enfin la vitalité de cette deuxième génération d'immigrés turcs qui tentent d'occuper leur place dans une société pas toujours prompte à reconnaître leurs droits de citoyens à part entière.

L'Argentin Daniel Burman, qui n'a que 31 ans, rafle pour sa part l'Ours d'argent, l'équivalent du Grand Prix du jury, pour *El Abrazo partido* (*Baiser perdu*), une intéressante étude sociale centrée sur les marchands d'un petit centre commercial de Buenos Aires, vus à travers les yeux du fils d'une vendeuse de dessous féminins, un film qui m'avait paru « tendre, sarcastique et pétillant d'esprit ».

Le comédien argentin Daniel Hendler, qui tient le rôle du jeune homme dans ce film, remporte de son côté l'Ours d'argent du meilleur acteur. Il s'agit donc d'un doublé pour un cinéaste, l'argentin, qui résiste avec courage à la crise économique, sujet même de *Memoria del saqueo* (*Mémoire d'un saccage*), le dernier film d'un pionnier de ce cinéma, Fernando Solanas, à qui le Festival de Berlin a rendu hommage.

Un autre Ours d'argent, destiné cette fois au meilleur metteur en scène, a été attribué au Nord-Coréen Kim Di-Duk pour son film *Samaria*. Le réalisateur de 43 ans en était à son huitième long métrage, une oeuvre de maturité traitant d'un sujet grave, la prostitution chez les mineures. À la conférence de presse, menée tambour battant par la présidente du jury, Frances McDermond, l'annonce de ce prix a provoqué quelques remous. Il en avait été de même pour l'Ours d'argent de la meilleure musique, décerné à Banda Osiris pour la trame musicale du film italien *Primo Amore*, de Matteo Garrone. Plusieurs, dont je suis, s'attendaient à ce que cette récompense aille à Eleni Karaindrou, la compositrice attirée d'Angelopoulos, pour son dernier film, *Trilogie : la femme qui pleure*.

La concurrence était vive pour l'Ours d'argent de la meilleure interprète féminine. Le jury a donc décidé de couper la poire en deux. On n'est guère surpris que Charlize Theron l'ait emporté pour son rôle de transformation dans *Monster*, premier long métrage de Patty Jenkins. Par contre, dans le cas de l'actrice colombienne Catalina Sandino Moreno, dont il s'agit de la première apparition à l'écran, la surprise est complète. Elle tient le rôle d'une passeuse de drogue (ou mule) dans le film de Joshua Martson, *Maria, llena eres de gracia* (*Marie, pleine de grâce*), une coproduction américano-colombienne distinguée par ailleurs par le prix Alfred-Bauer (du nom du fondateur de la Berlinale).

Dernière récompense du jury du long métrage, l'Ours d'argent de la meilleure contribution artistique est allé à toute l'équipe du film suédois *Om jag vänder mig om* (*Si je me retourne*), réalisé par Björn Runge, également distingué par le prix Ange-Bleu du meilleur film européen, lequel s'accompagne d'une bourse de 25 000 euros.

Un prix pour Robert Lepage

Le Canada, qui n'était pourtant pas dans la course, n'ayant aucun film en compétition officielle, a cependant eu droit à un prix de consolation : *La Face cachée de la lune*, de Robert Lepage, le film qui a le plus fait parler de lui dans la section Panorama, obtient le Prix de la critique (Fipresci). Le producteur Roger Frappier, qui était à Berlin pour en assurer la vente internationale, a confié à *La Presse* que ce film aurait normalement fait partie de la compétition s'il n'avait pas d'abord été présenté en première mondiale à Toronto.

Un jury de trois membres — la Française Sophie Maintigneux, l'Australienne Christine Dolhofer et la Danoise Vinca Wiedemann — a remis de son côté l'Ours d'or du meilleur court métrage à *Un cartus de Kent si un paquet de café*, (*Une cartouche de Kent et un paquet de café*), du Roumain Cristi Puiu. L'Ours d'argent est allé à un film néerlandais, *Vet!* (*Super!*), de Karin Junger et Brigit Hillenius.

Il serait fastidieux de donner la liste de tous les prix qui se greffent à cette liste officielle. Signalons cependant que le percutant *Ae Fond Kiss*, de Ken Loach, a obtenu le Prix oecuménique, sans oublier celui de la Guilde allemande des cinémas d'art et d'essai. Le prix de la Paix est allé au film croate *Witnesses*, de Vinko Brešan.

Le cru 2004, qu'on pourrait qualifier dans son ensemble de moyennement bon, n'aura finalement pas accouché avant la fin de cette révélation tant espérée, de ce coup de coeur qui aurait fait l'unanimité parmi les festivaliers. Dernier film de la compétition, *25 degrés en hiver*, de Stéphane Vuillet, a cependant clos le Festival sur une note plutôt drôle.

Jacques Gamblin y tient le rôle d'un livreur distrait, chargé d'aller cueillir tôt en matinée un colis à l'aéroport et qui revient avec une immigrée clandestine, une Lituanienne, Ingeborga Dapkunaite, évadée d'un centre de transition, désespérément en quête de son mari. Pendant une journée, Gamblin, accompagné d'une fillette sympathique, de Carmen Maura (dans le rôle de sa mère, immigrée espagnole) et de l'étrangère, sillonnent les rues de Bruxelles jusqu'à la mer. Ce premier long métrage de Stéphane Vuillet, un Français, accumule les finesses de ton, les détails saugrenus, jusqu'à cette image finale d'un toréador (le frère du héros) perdu au milieu d'un troupeau de vaches.

« C'est mon caractère », a répondu le réalisateur à la question du choix de la comédie pour traiter d'un sujet aussi sérieux. « Face à un drame, a-t-il dit, si on peut en rire,



PHOTO AFP

Le jury du 54^e Festival de Berlin a accordé son plus prestigieux trophée à un cinéaste allemand de 30 ans, Fatih Akin, pour son film *Head On*.

c'est toujours mieux. C'est aussi une façon de se cacher. Mieux vaut en rire que d'en pleurer. »

Belle façon de prendre à contre-pied un festival qui s'est surtout soucié cette année de sujets graves et de situations extrêmes.

CE QU'ON
A LU.

CE QU'ON
EN PENSE.
LECTURES

Le dimanche dans
LA PRESSE

L'ULTIME CÉLIBATAIRE VA FAIRE FACE À L'ULTIME ÉPREUVE

ADAMS SANDLER DREW BARRYMORE

LES 50 PREMIERS RENDEZ-VOUS

version française de 50 FIRST DATES

SonyPictures.com

À L'AFFICHE SON DIGITAL

CINÉPLEX ODEON QUARTIER LATIN ✓	FAMOUS PLAYERS STARCITE MONTREAL ✓	FAMOUS PLAYERS COLOSSUS LAVAL ✓	MEGA PLEX GUZZO PONT-VIAU 16 ✓
CINÉPLEX ODEON LASALLE (Place) ✓	CINÉPLEX ODEON JACQUES CARTIER 14 ✓	MEGA PLEX GUZZO TASCHEREAU 18 ✓	MEGA PLEX GUZZO PARADIS ✓
MEGA PLEX GUZZO LACORDAIRE 16 ✓	FAMOUS PLAYERS PONT-CLAUDE ✓	LES CINÉMAS GUZZO PARADIS ✓	LES CINÉMAS GUZZO STE-THERESE 8 ✓
MEGA PLEX GUZZO TERREBONNE 14 ✓	CINÉPLEX ODEON ST-EUSTACHE ✓	CINÉPLEX ODEON BOUCHERVILLE ✓	CINÉPLEX ODEON ST-BRUNO ✓
CINÉPLEX ODEON CHATEAUQUAY ENCORE ✓	CINÉPLEX ODEON CARREFOUR DORION ✓	CINÉPLEX ODEON PLAZA DELSON ✓	CINÉPLEX ODEON LACHENAIE ✓
CINÉPLEX ODEON GATINEAU ✓	FAMOUS PLAYERS HULL ✓	CINÉPLEX ODEON SHERBROOKE ✓	CINÉPLEX ODEON SHERBROOKE ✓
CARREFOUR DU NORD ST-JEROME ✓	GALLERIES ST-HYACINTHE ST-HYACINTHE ✓	CAPITOL ST-JEAN ✓	FLUR DE LYS TROIS-RIVIERES 0 ✓
CINÉMA RERMAUS SHAWINIGAN ✓	CINÉMA GALAXY VICTORIAVILLE ✓	CINÉMA DU CAP ✓	CINÉMA CAPITOL DRUMMONDVILLE ✓
CINÉ-ENTREPRISE FLEUR DE LYS GRANDY ✓	LE CARREFOUR 10 JOLIETTE ✓	CINÉMA MAGOG ✓	CINÉMA ST-LAURENT SOREL-TRACY ✓
LAISSEZ-PASSER REFUSÉS	CINÉ-ENTREPRISE ST-BASILE ✓	CINÉMA DE PARIS VALLEYFIELD ✓	CINÉMA RIVER LOUISEVILLE ✓

AUSSI À L'AFFICHE EN VERSION ORIGINALE ANGLAISE VISITEZ WWW.TRIBUTE.CA

VOYEZ LA SOIRÉE DES OSCAR[®] LE 29 FÉVRIER À CTV DÈS 20H00

« «BIG FISH» PARVIENT À NOUS ACCROCHER LE COEUR COMME PEU DE FILMS LE FONT. A NE PAS MANQUER. »

LEAH ROZEN, PEOPLE MAGAZINE

BIG FISH
LA LEGENDE DU GROS POISSON

VERSION FRANÇAISE DE BIG FISH

7 NOMINATIONS AUX BRITISH ACADEMY FILM AWARD

MEILLEUR FILM

sony.com/BigFish

PRÉSENTEMENT À L'AFFICHE! Visitez www.tribute.ca

VOYEZ LA SOIRÉE DES OSCAR[®] LE 29 FÉVRIER À CTV DÈS 20H00

NOMINATION AUX OSCAR[®]

MEILLEURE ACTRICE - DIANE KEATON

Jack Nicholson Diane Keaton

Quelque chose d'inattendu

version française de «SOMETHING'S GOTTA GIVE»

WARNER BROS. PICTURES SonyPictures.com COLUMBIA PICTURES

PRÉSENTEMENT À L'AFFICHE! Visitez www.tribute.ca

VOYEZ LA SOIRÉE DES OSCAR[®] LE 29 FÉVRIER À CTV DÈS 20H00

«BRAVO!»

Roger Ebert, Ebert & Roeper

MISSION SANS PERMISSION

version française de «CATCH THAT KID»

www.catchthatkid.com

VERSION FRANÇAISE

CINÉPLEX ODEON QUARTIER LATIN ✓	FAMOUS PLAYERS STARCITE MONTREAL ✓	LES CINÉMAS L'ANGELIER 6 ✓	LES CINÉMAS GUZZO PARADIS ✓
CINÉPLEX ODEON LASALLE (Place) ✓	CINÉPLEX ODEON JACQUES CARTIER 14 ✓	MEGA PLEX GUZZO TASCHEREAU 18 ✓	MEGA PLEX GUZZO PONT-VIAU 16 ✓
CINÉPLEX ODEON ST-EUSTACHE ✓	CINÉPLEX ODEON BOUCHERVILLE ✓	CINÉPLEX ODEON ST-BRUNO ✓	MEGA PLEX GUZZO CHATEAUQUAY ENCORE ✓
CINÉPLEX ODEON CARREFOUR DORION ✓	CINÉPLEX ODEON PLAZA DELSON ✓	CINÉPLEX ODEON TERREBONNE 14 ✓	CINÉPLEX ODEON STE-THERESE 8 ✓
CINÉMA TRIOMPHE LACHENAIE ✓	GALLERIES ST-HYACINTHE ST-HYACINTHE ✓	CAPITOL ST-JEAN ✓	CINÉMA DU NORD ST-JEROME ✓
CINÉMA JOLIETTE ✓	FAMOUS PLAYERS GRANBY ✓	CINÉMA ST-BASILE ✓	CINÉMA DE PARIS VALLEYFIELD ✓

VERSION ORIGINALE ANGLAISE

FAMOUS PLAYERS CENTRE EATON ✓	COLISÉE KIRKLAND ✓	FAMOUS PLAYERS LASALLE (Place) ✓	MEGA PLEX GUZZO LACORDAIRE 16 ✓
CINÉPLEX ODEON CAVENDISH (Mail) ✓	FAMOUS PLAYERS DORVAL ✓	CINÉ-ENTREPRISE SPIERETECH 14 ✓	LES CINÉMAS GUZZO DES SOURCES 10 ✓
		MEGA PLEX GUZZO TASCHEREAU 18 ✓	FAMOUS PLAYERS COLOSSUS LAVAL ✓

À L'AFFICHE! SON DIGITAL

NE MANQUEZ PAS LA SOIRÉE DES OSCAR[®] LE 29 FÉVRIER

« CHEZ LE BARBIER 2 EST UNE DE CES RARES SUITES DIGNE DE L'ORIGINAL où le sérieux et le comique se retrouvent face à face en parfaite synergie. »

Kevin Thomas, LOS ANGELES TIMES

ICE CUBE CEDRIC THE ENTERTAINER

CHEZ LE BARBIER 2

DE RETOUR EN AFFAIRES

www.mgm.com

VERSION FRANÇAISE

GROUPES MATIERS ST-EUSTACHE ✓	MEGA PLEX GUZZO PONT-VIAU 16 ✓	FAMOUS PLAYERS STARCITE MONTREAL ✓	CINÉPLEX ODEON QUARTIER LATIN ✓	LES CINÉMAS GUZZO L'ANGELIER 6 ✓
STE-THERESE 8 ✓	TERREBONNE 14 ✓	MEGA PLEX GUZZO JACQUES CARTIER 14 ✓	CINÉ-ENTREPRISE TRIOMPHE ADRIEN ✓	CINÉPLEX ODEON ST-BRUNO ✓
		CARNIVAL CHATEAUQUAY ✓		

VERSION ORIGINALE ANGLAISE

FAMOUS PLAYERS PARAMOUNT ✓	COLOSSUS LAVAL ✓	COLISÉE KIRKLAND ✓	FAMOUS PLAYERS STARCITE MONTREAL ✓	FAMOUS PLAYERS ANGRIGNON ✓
CINÉPLEX ODEON CÔTE DES NEIGES ✓	CINÉPLEX ODEON CAVENDISH ✓	MEGA PLEX GUZZO LACORDAIRE 16 ✓	MEGA PLEX GUZZO TASCHEREAU 18 ✓	MEGA PLEX GUZZO SPHERETECH 14 ✓

CONSULTEZ LES GUIDES HOAIRES DES CINÉMAS

« C'EST LE MEILLEUR FILM DE HOCKEY, UN POINT C'EST TOUT. »

David Spaner, VANCOUVER PROVINCE

« LE MEILLEUR FILM DE HOCKEY JAMAIS VU. »

Steve Gow, THE MOVIE NETWORK

MIRACLE

VERSION FRANÇAISE

UN DES PLUS GRANDS MOMENTS DANS L'HISTOIRE DU SPORT

MIRACLE.MOVIES.COM

DISTRIBUÉ PAR BUENA VISTA PICTURES DISTRIBUTION © GOSNEY ENTERPRISES, INC.

VOYEZ-LE MAINTENANT! CONSULTEZ LES GUIDES HOAIRES DES CINÉMAS

Regardez les Oscars[®] le 29 février à 17 h HNP, 20 h HNE au réseau CTV

Hydro Québec présente

Boléro

et autres lumières sur Ravel

19, 20 ET 21 FÉVRIER 2004

Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts

Interprété par le Ballet de l'Opéra de Lyon

Billets: 842-2112
Groupes: 849-8681

LES GRANDS BALLET CANADIENS DE MONTRÉAL

GRADIM PANKOV, DIRECTEUR ARTISTIQUE

Desjardins

Hydro Québec présente

FESTIVAL MONTRÉAL EN LUMIÈRE

5^E ÉDITION

19 AU 29 FÉVRIER 2004

Y'A RIEN DE SACRÉ

Un film de Garry Beitel

Avec SERGE CHAPLEAU ET AISLIN

SCÉNARISATION ET RÉALISATION GARRY BEITEL — IMAGE MARC GADOURY — MONTAGE IMAGE NICOLAS DELPAPIRE
SON ET MONTAGE SONORE ESTHER AUGER — MUSIQUE ORIGINALE CHRIS CREILLY — PRODUCTEUR BARRY LAZAR
PRODUCTEURS EXÉCUTIFS COME VIVES DESAZALLON ET COLETTE LOUMÈDE — UNE PRODUCTION DES PRODUCTIONS BEITEL/LAZAR INC.
EN COPRODUCTION AVEC L'OFFICE NATIONAL DU FILM DU CANADA

www.onf.ca/yariendesacre

Dimanche le 15 février à 13 h
Cinéma ONF Montréal 1564, rue Saint-Denis Berri-UQAM

Dans le cadre de LES RENDEZ-VOUS Q. UÉBÉCOIS

Info-festival: 514 526-9635
www.rvqc.com

Un film des Productions Beitel/Lazar inc. en coproduction avec l'Office national du film du Canada

En collaboration avec LA PRESSE The Gazette

Télé-Québec

CFCF ONV

BEITEL LAZAR

INFO

ARTS VISUELS

Trois histoires anciennes

JÉRÔME DELGADO
COLLABORATION SPÉCIALE

Béotie, Tanagra, Thèbes, amphore, lécythe, sarcophage : le vocabulaire mis en valeur au Musée des beaux-arts a soudainement pris un coup de vieux. De façon exponentielle : le pavillon Michal et Renata Horsntein, le plus ancien, abrite depuis quelques jours non pas un mais trois ensembles mettant à l'honneur surtout la Grèce antique.

D'abord, le groupe qui fait événement, parce qu'il est temporaire et qu'il vient de Paris : Tanagra, le petit peuple d'argile (Tanagra, mythe et archéologie, dans la version du Louvre). Composée de quelque 180 objets, la plupart en argile et datant du 4^e siècle avant notre ère, l'expo relève l'impact de figurines féminines sur la création artistique. Tant à leur époque qu'au 19^e siècle, lors des premières fouilles.

La présentation s'ouvre et se ferme d'ailleurs sur l'époque moderne, entre l'art honnête et admiratif du peintre et sculpteur Jean-Léon Gérôme et celui, osé, des faussaires. En moins de 10 ans (1872 à 1880), l'engoue-

ment a été tel que les Tanagras, statuettes baptisées ainsi en référence à la cité de la Béotie (centre-est de la Grèce) où elles ont été trouvées, sont devenues symbole de féminité et de séduction.

Comme ce n'est pas une expo d'archéologie, il ne faut pas s'attendre à ce que tout soit expliqué. D'une approche davantage artistique, la mise en place montre rapidement le contexte dans lequel les Tanagras sont apparues. La deuxième salle, en préambule au véritable sujet, survole d'ailleurs confusément les périodes mycénienne, archaïque et classique.

Drapée et la pose légèrement déhanchée, la Tanagra type est admirable par la minutie de ses détails (dans les plis des tissus) et par l'intemporalité de ses attributs (elle semble éternelle). Et bien qu'il y en ait un grand nombre, certaines plus grandes et plus colorées — *La Dame en bleu* et *La Sophocléenne* occupent le centre de la salle —, d'autres person- nages ont aussi été moulés : acteurs, vieillards, éphèbes, enfants et, même, une femme obèse.

L'expo Tanagra est loin de manquer d'intérêt, mais étonnamment c'est le

groupe venu de moins loin, des sous- sols de deux musées québécois pour ainsi dire, qui s'avère la belle surprise. En consacrant au premier étage de son bâtiment nord de nouveaux espaces permanents à l'Antiquité, le MBA mélange avec audace et goût deux collections de civilisations méditerranéennes, la sienne et la Diniacopoulos du Musée national des beaux-arts du Québec.

Cette dernière apparaît enfin là où elle aurait dû être (dans un musée) depuis son acquisition, en 1967, pour 100 000 \$, par le gouvernement québécois. Depuis, elle avait été conser- vée à l'Université Laval, accessible un certain temps aux chercheurs, mais jusqu'à tout récemment à l'abri des regards. Ce n'est qu'en 2002 que le musée du Québec, propriétaire par décret, aurait pris intérêt à la montrer.

Méconnus du grand public, Vincent et Olga Diniacopoulos, aujourd'hui décédés, ont laissé tout un trésor à leur terre d'accueil. Les 72 vases, masques et objets en céramique (dont une trentaine est exposée) ne repré- sentent qu'une petite partie de leur vaste collection, mais ils en sont la dernière trace, le reste ayant été dis-

persé en 1999 par un encan interna- tional. Prêtés à long terme au MBA, les objets exposés sont d'autant mieux mis en valeur qu'ils cohabite- ront pour au moins 10 ans avec des pièces du musée montréalais. Des amphores et des lécythes en cérami- que (vases grecs), des marbres, une éclatante série de lampes en terre cuit, des flacons en verre, le tout dans une mise en scène à l'ancienne (cabi- nets vitrés et estrades), c'est un fasci- nant retour dans le temps.

Parmi les gros morceaux, l'*Apollon Chigi* qui accueille le visiteur, preuve du poids actuel de l'art ancien au musée (il a été acheté en 2003). Ou la *Statue d'homme*, un bois datant de l'Égypte d'il y a 4000 ans, don de Cleveland Morgan, un des fonda- teurs de cette collection du MBA. Ou encore, l'immense *Tapis de mosaïque*, un autre prêt (du gouvernement sy- rien) et véritable bijou, exemple des premières églises chrétiennes dans l'est méditerranéen.

TANAGRA, LE PETIT PEUPLE D'AR- GILE, Musée des beaux-arts de Mon- tréal, jusqu'au 9 mai. Ouvert du mardi au dimanche. Info : 514 285-2000

EN BREF

Les femmes dans l'histoire de l'art canadien

Elles sont 50. Elles sont toutes pré- sentées dans les coffres du Mu- sée d'art de Joliette. Et elles compo- sent une manifestation, aux allures peut-être féministes, mais qui offre bien plus qu'un portrait de société. L'École des femmes (c'est le titre de l'exposition) survole l'histoire de l'art canadien du 20^e siècle de ma- nière originale. Il y a les incontour- nables, aujourd'hui consacrées (Fer- ron, Sullivan, Letendre, Goodwin), les oubliées, et pas juste aujour- d'hui (Suzanne Duquet, Sylvia Daoust) et les encore fort actives (Dominique Blain, Clara Gutsche). Si l'organisation est disparate (on passe d'un courant, le modernisme, à une approche, l'intimité), le par- cours souligne une évidence, pour- tant souvent réfutée : la création fé- minine est touche-à-tout. Pas une école, mais des écoles. À Joliette donc, jusqu'au 22 février. Info : 450 756-0311.

Jérôme Delgado
collaboration spéciale

SPECTACLES

CINÉMAS INDÉPENDANTS

ARBRES précédé de **L'ENFANT PARLE ARBRE**
Parallèle: 15h30, 19h15.

CASABLANCA
Cinéma du Parc (2): 14h45.

CÔTELETTES (LES)
Cinéma Beaubien: 21h.

Ex-Centris: 15h, 19h.

DANS L'OËIL DU CHAT
Cinéma Beaubien: 13h15, 15h15, 17h15, 19h15, 21h15.

JEAN-PIERRE RONFART: SUJET EXPÉRIMENTAL

Parallèle: 17h, 20h30.

LE CHIEN, LE GÉNÉRAL ET LES OISEAUX

Cinéma Beaubien: 12h15, 17h, 19h.

ENFANT QUI VOULAIT ÊTRE UN OURS (L')

Ex-Centris: 11h.

MADAME BROUETTE

Cinéma Beaubien: 15h. Ex-Centris: 15h15, 17h30, 19h30, 21h35.

MILLE MOIS

Cinéma Parallèle: 21h15.

MONSTER

Cinéma du Parc (1): 15h, 17h10, 19h20, 21h30.

ROGER TOUPIN, ÉPICIER VARIÉTÉ

Parallèle: 13h, 21h35.

TRIPLETTES DE BELLEVILLE (LES)

Cinéma Beaubien: 12h30, 14h15, 16h, 17h45, 19h30, 21h30.

Ex-Centris (salle Fellini): 13h30, 17h30, 21h30.

DANSE

PLACE DES ARTS

(Théâtre Maisonneuve)

Amelia, par La La La Human Steps: 20h.

MUSIQUE

SALLE WILFRID-PELLETIER DE LA PLACE DES ARTS

Orchestre Symphonique de Montréal. Dir. JoAnn Falletta. Marc-André Hamelin, pianiste: 14h30.

SALLE PIERRE-MERCURE

Troubadours Art Ensemble. *Flamenco et les troubadours*: 20h.

ÉGLISE DES SAINTS-ANGES (Lachine)

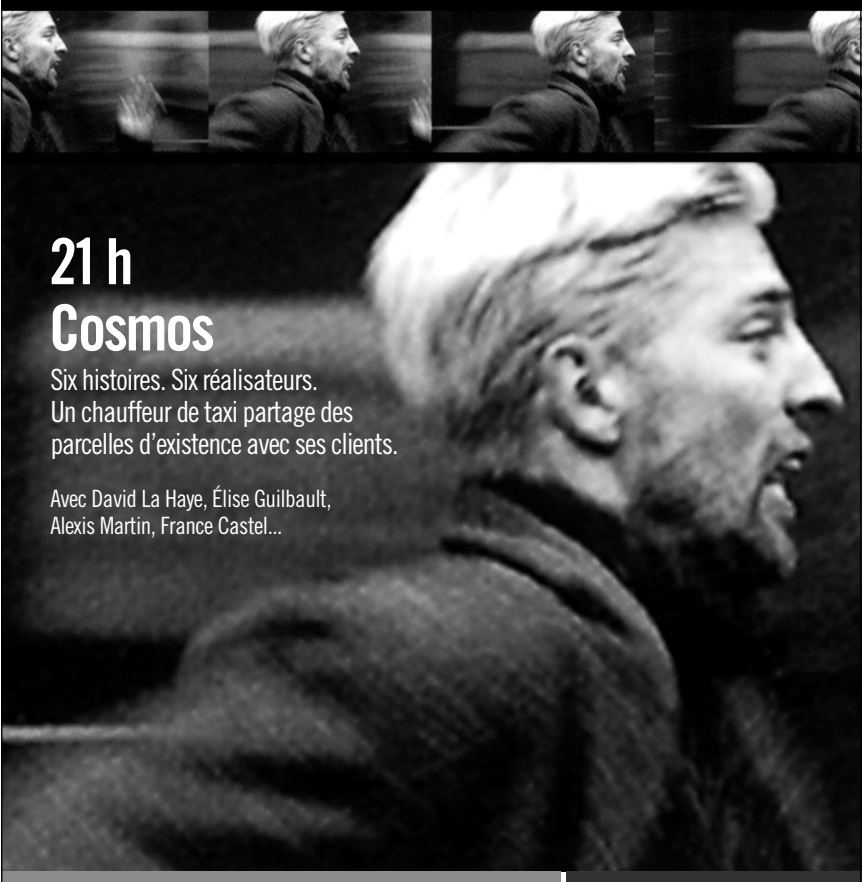
Chorale Cantabile et orchestre: 15h.

Ce soir...



Télé-Québec
telequebec.tv

Hep! taxi.





De la bonne chère!

17 h
À la di Stasio

Champvallon à la viande de cerf, une embeurrée de choux au magret de canard au foie gras...

Télé-Québec, ça change

de la télé

GÉNIES EN HERBE #1080

ghpanto@videotron.ca

A- PHOBIES

1

De quoi a peur une personne qui souffre d'éreutrophobie?

2

Comment appelle-t-on celui ou celle qui a peur des endroits clos?

3

Si vous vous sentez mal en assistant à un spectacle en plein air avec 100 000 autres personnes, de quelle phobie risquez-vous de souffrir?

4

Si vous souffrez de xénophobie, de quoi avez-vous peur?

5

Si vous éprouvez une peur excessive devant des animaux inoffensifs, de quelle phobie êtes-vous probablement atteint(e)?

B- POLITIQUE INTERNATIONALE

1

En quelle année l'Algérie accéde-t-elle à son indépendance de la France?

2

Quel président américain de la seconde moitié du XXe siècle remporta le prix Nobel de la paix en 2002?

3

Quel territoire portugais fut rétrocédé à la Chine en 1999?

4

De quel pays David Ben Gourion a-t-il été le premier président en 1948?

5

Quel pays africain a été soumis à un régime de terreur sous le président Idi Amin Dada de 1971 à 1979?



Prix Nobel de la paix en 2002

D- JEUX

1

Au Monopoly, quel terrain a la plus grande valeur?

2

Quel jeu consistant à jouer avec des lettres pour former des mots a été breveté par l'Américain James Butts en 1946?

3

Dans quel jeu, très populaire auprès des jeunes filles, faut-il atteindre le ciel pour gagner?

4

Quel est le nom du jeu de société dans lequel, en plus de répondre à des questions de culture générale, vous devez faire des dessins, des mimes et des sculptures avec de la pâte à modeler?

5

Quel jeu de société consiste à trouver des mots, qui n'ont pas été trouvés par les autres joueurs, dans diverses catégories, commençant par une lettre définie au moyen d'un dé, et tout cela dans un temps très restreint?



Chef d'État

E- LES SIMPSONS

1

Quel est l'âge perpétuel de Bart Simpson?

2

Quelle profession Edna Krabappel exerce-t-elle?

3

Quel personnage des Simpsons est le fils d'un rabbin?

4

Qui sont Patty et Selma?

5

De quel instrument de musique Lisa joue-t-elle?



Surnommé « Monsieur Virgule »

F- FESTIVALS

1

Dans quelle ville de la région de Lanaudière y a-t-il un festival annuel de la galette de sarrasin?

2

Quelle société d'État québécoise commandite le festival des feux d'artifice à Montréal?

3

Quel animal marin est la vedette d'un célèbre festival à Matane?

4

Quelle ville de la Mauricie est le théâtre annuellement d'un festival western de renommée internationale?

5

Dans le cadre de quel festival montréalais pouvez-vous visionner des projections cinématographiques en plein air sur l'esplanade de la Place des Arts?

G- JEUX OLYMPIQUES

1

Dans quelle ville italienne auront lieu les prochains Jeux olympiques d'hiver en 2006?

2

Quelle chanteuse canadienne a chanté le *God Bless America* lors de la cérémonie d'ouverture des Jeux d'Atlanta en 1996?

3

Quel chef d'État a refusé de serrer la main de l'athlète noir Jesse Owens lors des Jeux olympiques d'été en 1936?

4

Quel coureur de marathon éthiopien, champion olympique en 1960 et 1964, courait les pieds nus?

5

Combien de médailles d'or le Canada a-t-il remporté lors des Jeux olympiques de Montréal, établissant ainsi un record pour un pays hôte?

H- IDENTIFICATION PAR INDICES

1

Comédien et homme de théâtre né en 1909 à Saint-Tite, en Mauricie.

2

Il déménage à Montréal où il fait son entrée à la radio en 1934 dans *le Curé de village*.

3

Surnommé «Monsieur Virgule», il est l'auteur de la pièce *Tit-Coq*.

4

Sa renommée lui vient majoritairement de l'invention de son personnage Fridolin.

SOLUTION DANS LE CAHIER DES PETITES ANNONCES

GÉNIFER

ARTS ET SPECTACLES



RÉÉDITIONS

Au Bataclan, avec le Velvet Underground



JEAN-CHRISTOPHE LAURENCE
jlaurenc@lapresse.ca

Ignoré de son vivant, vénéré depuis sa mort, le Velvet Underground continue de hanter l'histoire du rock. Si tout a été dit sur l'influence MAJEURE de ce groupe sixties new-yorkais, il semble qu'il y avait encore de quoi racler les fonds de tiroirs. OK, *Bataclan 72* n'est pas exactement un album du Velvet. Mais pour les fans, c'est tout comme...

À l'hiver 1972, le Velvet Underground est bel et bien mort. Tel un rat quittant le navire, Lou Reed a laissé le groupe deux ans plus tôt. Après avoir travaillé comme dactylo chez son père, il se lance difficilement dans une carrière solo. Son premier album a été un échec et le disque *Transformer* — qui le relancera éventuellement — n'est encore qu'au stade de projet.

En cet humide mois de janvier donc, le petit teigneux du Bronx se trouve en Europe en même temps que deux anciens membres du Velvet, l'intellectuel gallois John Cale et l'Allemande Nico, grande prêtresse gothique. Le premier vit en Angleterre et la seconde en France. Occasion unique de les réunir, le temps d'un improbable concert au Bataclan de Paris. Filmé, le spectacle doit être au centre d'un documentaire sur la défunte formation.

Événement ? Sans aucun doute. Concert mémorable ? Moins sûr. Quatre ans plus tôt, ces trois egos monstrueux étaient à couteaux tirés. Nico a été mise à la porte du Velvet. Puis à son tour John Cale, pour des raisons de divergence artistique.

Visiblement, les plaies ne sont pas encore refermées. Sur scène, l'interaction semble nulle. Chacun y va de sa demi-douzaine de chansons, appuyé sans enthousiasme par les autres. Entre deux pièces de leurs albums solo respectifs, les trois chanteurs reprennent quelques classiques du Velvet : *Waiting for the Man*, *Heroin*, *Femme Fatale*, *I'll Be your Mirror*, *All Tomorrows Parties*, le tout interprété sans passion, avec l'air hagard d'héroïnomanes sur un *down*, ce qu'ils étaient sans doute — au moins deux d'entre eux !

Loin de l'électricité dévastatrice du Velvet, le traitement musical est acoustique et minimaliste. Guitare sèche (désaccordée), piano, violon alto dissonant, harmonium dépressif, voix approximatives. Pendant les silences (mortels), on pourrait entendre une mouche voler, ou plutôt une chaise craquer. Plus près de l'album pirate que du *live* officiel, l'enregistrement vient avec ses défauts : bruits de fonds, tousses, craquements, coups sur les micros, retours de son involontaires. Quant aux applaudissements, ils sont sauvagement coupés entre

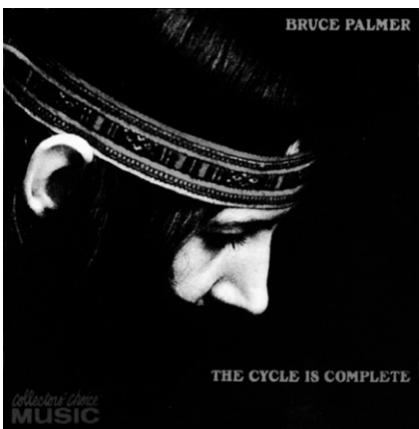
les morceaux, signe que cette captation n'était pas, mais alors pas du tout destinée à devenir un disque.

Ironiquement, c'est aussi ce qui fait tout son charme. L'impression d'y être en personne, pour le meilleur et le moins bon. Reste que ce concert ambiant a tout d'une rencontre entre trois solitudes. Trois artistes à la croisée des chemins, qui ne filaient pas leur meilleur coton à l'époque, surnageant entre dope, désillusion et reconstruction. Ce qui n'enlève rien à la valeur historique de *Bataclan 72*, en soit une raison suffisante pour justifier cette réédition. *For fans only*.

★★★

BATACLAN 72

Lou Reed, John Cale & Nico
(Alchemy Entertainment/Fusion III)



Un jam de Bruce Palmer

Mythique groupe de l'ère hippie, The Buffalo Springfield est connu pour avoir mis au monde Neil Young, Stephen Stills et Richie Furay (Poco). On sait moins, en revanche, que leur discret bassiste Bruce Palmer grava cet inclassable micro-sillon instrumental au début des années 70. Enregistré avec des membres du groupe Kaleidoscope (autre formation californienne du temps), *The Cycle is Complete* est une sorte de long jam folk-jazz-world-psychédélique mené par une gang de « po-teux » talentueux, « trippeux » de musique moyen-orientale. Atmosphérique, acoustique, exploratoire, le résultat préfigure à sa façon la musique du groupe world-jazz Oregon. Pour ce qui est de la valeur commerciale, on repassera.

Dépité par l'échec commercial de son disque, désavoué par sa maison de disques (MGM), Palmer prendra sa retraite du showbiz, avant de refaire surface aux côtés de Neil Young au début des années 80.

★★★

THE CYCLE IS COMPLETE

Bruce Palmer
(Collector's Choice Music)
Réédition CD disponible par Internet:
www.collectorschoicemusic.com.

Opéra sans musique

CLAUDE GINGRAS

CRITIQUE

Réalisation conjointe des élèves de chant et d'art dramatique du Conservatoire, pour les 60 ans de la maison, *Hermione et le Temps* est appelé « opéra » dans le programme. Il s'agit plutôt d'une pièce de théâtre assortie d'un peu de musique de scène, en fait l'adaptation française, de Normand Charette, du *Winter's Tale* de Shakespeare.

Un roi, fou de jalousie, accuse faussement son épouse Hermione d'adultère. Simple en apparence, ce thème donne lieu à un scénario très complexe étiré sur deux heures, sans entracte, et d'autant plus difficile à suivre que chacun des rôles principaux est tenu par deux interprètes, un acteur et un chanteur, et

que tous les participants, une vingtaine en tout, se confondent sous des costumes et maquillages si extravagants qu'on ne sait plus toujours qui est qui.

J'envie ceux qui ont absolument tout compris. Je n'ai pas cette intelligence. Mais j'ai admiré la réalisation visuelle, jusqu'au genre Hells Angels-Michael Jackson-*squeegie-soft porn* adopté ici, et j'ai vibré au jeu des acteurs. Christian Baril en roi et Évelyne Brochu, l'amazone qui se porte à la défense de l'accusée et tient tête au roi, ont une électrisante présence et projettent le texte parlé comme de vrais professionnels.

Hélas ! la musique glissée ici et là dans le déroulement dramatique est très inférieure à celui-ci. Dans la fosse, le petit ensemble instrumental fait bien le peu qu'il a à faire, mais ce qui est chanté (?) sur scène est

d'une consternante indigence (sous-Stravinsky, sous-Poulenc, etc.) et livré par des voix médiocres. Il y a même là un numéro choral où, comme si la chose était voulue, on ne comprend pas un traître mot. Il est manifeste que Denis Gougeon n'a pas mis le temps voulu à cet « opéra » qui n'en est d'ailleurs pas un. Mais pour le théâtre et le visuel, c'est presque 10 sur 10.

HERMIONE ET LE TEMPS, livret de Normand Charette d'après *The Winter's Tale* de Shakespeare, musique de Denis Gougeon (2003) (création). Production : Conservatoire de Musique et d'Art dramatique de Montréal. Mise en scène : Suzanne Lantagne. Ensemble instrumental, dir. Raffi Armenian. Théâtre d'Aujourd'hui (3900, Saint-Denis). Première vendredi soir. Autres représentations : auj., 16 h, mar., mer., jeu., ven. et sam., 20 h.

DANSE

Méditation translucide

STÉPHANIE BRODY

CRITIQUE

COLLABORATION SPÉCIALE

Lente et contemplative méditation sur la vie et la mort, *The Life of Mandala*, était présenté, jusqu'à hier à la salle Pierre-Mercure, par Tai-gu Tales Dance Theatre, une compagnie de danse contemporaine de Taiwan. Une oeuvre fort poétique de la chorégraphe Hsiu-Wei Lin, qui tient à la fois du surnaturel, du cérémonial et du primitivisme cru.

L'oeuvre en quatre tableaux s'inspire des mandalas, ces dessins éphémères composés de sable de différentes couleurs qui appellent à la méditation. L'oeuvre se déploie très lentement, dans une pénombre quasi constante, léchée de lueurs chatoyantes. Les interprètes de la compagnie, formés dans la tradi-

tion de l'opéra chinois pour les hommes et à la danse classique et moderne pour les femmes, sont d'une force et d'une solidité incroyables (même si leur jeu relève parfois d'un expressionnisme quelque peu suranné). Cela dit, malgré cette densité physique, leur présence se fait aisément évanescence, ce qui ajoute à la transparence de l'oeuvre.

Le premier tableau baigne dans la lueur incertaine d'une flamme vacillante. Là, des êtres sans visage, emmaillotés dans un tissu écru, errent comme des âmes au purgatoire. Ils se tordent lentement ou tentent de s'extirper violemment par des brusques sauts spectaculaires. Déjà ici, Lin oppose de magnifiques jeux de lignes à des poses de groupe où les corps s'entremêlent pour former des motifs complexes, un procédé intéressant dont elle se servira avec parcimonie tout au long de l'oeuvre.

La dame chante le blues

WATSON

suite de la page 1

Pendant ses études, la chanteuse monte des petits groupes de rock, tendance Jimi Hendrix, qui jouent dans les bars de Morin Heights.

« Un de mes groupes s'appelait Two Third Scotch, un nom qui en disait long sur nos priorités du moment : faire un peu de musique, fumer des cigarettes et boire beaucoup de scotch. »

Les nuits de scotch enchantaient Dawn, comme dans la chanson de Luce Dufault, mais on ne peut pas dire qu'elles l'aidaient à devenir une meilleure chanteuse ni une femme ambitieuse et organisée. Un jour de rare sobriété, elle comprend

« Je ne cache pas que j'ai eu une vie mouvementée. J'ai traversé de grands moments de doute et de noirceur... »

que si elle poursuit dans cette voie, elle n'ira nulle part et n'arrivera à rien.

En 1994, elle tire un trait définitif sur le scotch et la cigarette, mais pas sur la musique.

« Je peux dire que c'est à ce moment-là que ma carrière a vraiment débuté. J'ai renoncé à tout un pan de ma vie qui n'était pas réel et qui m'empêchait de vraiment ressentir la joie et le plaisir que l'on a quand on fait un métier que l'on aime. »

Presque en même temps, elle se met en ménage avec un policier de la CUM, plus âgé qu'elle. Au bout de quelques années, les deux s'installent sur une ferme, à Montebello, et, à l'ombre d'une maison de rêve, ils élèvent des vaches importées de France. Ils ont toujours un pied-à-terre à Montréal, mais ils passent le plus clair de leur temps à la campagne.

« C'était une vie de rêve, raconte Dawn. Le seul ennui, c'est que le rêve que je vivais était celui de

Guy, pas le mien. Je continuais à chanter dans les bars, à faire des tournées avec la bénédiction de Guy, mais il y avait quelque chose qui ne marchait pas. Je vivais comme une artiste établie alors que dans les faits, je n'avais encore rien accompli. Plus le temps passait et plus le besoin de prouver aux autres et à moi-même ce dont j'étais capable grandissait en moi. »

En 2000, au prix de mille déchirements et de remises en cause, elle décide de revenir à Montréal et de voler de ses propres ailes. Elle se met à écrire ses propres chansons et enregistre un premier disque, *Ten Dollar Dress*, qui lui vaudra une nouvelle reconnaissance dans le petit milieu du blues canadien. Elle entreprend par la même occasion une carrière parallèle de bénévole auprès des jeunes en difficulté et auprès des aînés, pour lesquels elle chante à l'occasion dans les foyers d'accueil.

« Je ne cache pas que j'ai eu une vie mouvementée. J'ai traversé de grands moments de doute et de noirceur, mais quand je me retrouve avec une bande de jeunes qui ont des problèmes, j'ai l'impression que je n'ai pas traversé tout cela pour rien. Aider les autres m'a fait énormément de bien et surtout m'a aidée à mieux vivre. »

Curly Brown, c'est elle

Le film de Gilles Noël est arrivé à point nommé dans son parcours. Sur le coup, pourtant, Dawn a été un peu prise de panique à l'idée d'incarner un personnage alors qu'elle n'est pas une actrice professionnelle et que ses brefs cours d'art dramatique remontent aux ca-lendes grecques. Mais le réalisateur a insisté : c'est elle qu'il voyait dans le personnage de Curly Brown. Elle. Personne d'autre.

Pas très branchée sur la culture québécoise, elle ne savait rien de Roy Dupuis, sinon qu'il avait joué dans *Nikita*, une série américaine qu'elle regardait à l'occasion.

« Quand j'ai tapé son nom sur In-

DERNIER FILM

Les Pirates des Caraïbes, avec Johnny Depp.

DERNIER LIVRE

Harry Potter 3.

DERNIER SPECTACLE

La comédie musicale *Annie* (au Théâtre du parc LaFontaine), dans laquelle sa filleule, Saskia Rose Gaucher, tenait un rôle.

UN AIR EN TÊTE

Amazing Grace.

UNE OEUVRE CHOC

Tous les tableaux du Louvre dans le couloir qui mène à la *Mona Lisa*.

DES ARTISTES INSPIRANTS

Aretha Franklin, Ella Fitzgerald et Billie Holiday.

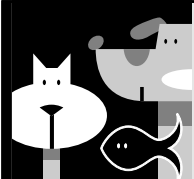
PERSONNAGE DE FICTION

AUQUEL ELLE S'IDENTIFIE
Trinity, dans *The Matrix*, et Doby, l'elfe dans *Harry Potter*.

ternet et que j'ai vu ces milliers d'inscriptions à son nom, une partie de moi fut littéralement terrorisée, et une autre, complètement enchantée d'avoir l'honneur et le privilège de jouer à ses côtés. »

Au bout du compte, elle est sortie de l'expérience comblée, même si elle aurait souhaité chanter davantage et surtout chanter des grands classiques du blues et du jazz dont les droits étaient malheureusement trop chers à acquérir.

À une semaine de la sortie du film, Dawn continue sa vie de chanteuse comme si de rien n'était. Ce soir encore, on peut la retrouver sur la scène du Biddle's, qui a changé de nom mais pas d'adresse, et que tout le monde continue d'appeler Biddle's de toute façon, avec le DTW Jazz Quartet. Au printemps, elle fera une tournée en France, un pays auquel elle voue une affection particulière et où elle compte un nombre grandissant d'inconditionnels. Ce sera peut-être le cas un jour à Montréal. En attendant, si vous la rencontrez dans la rue, de grâce, n'écoutez pas trop son nom.



ANIMAUX

4 jours
consécutifs

32

pour seulement
0,04 \$*
pour 3 lignes

2,67 \$* par ligne additionnelle par jour
*taxes en sus

LES PETITES ANNONCES

LA PRESSE

987-VENDU
sans frais 1 866 987-VENDU
(8363)

Pour cette offre spéciale, aucun changement ne peut être apporté au texte original en cours de publication. On peut annuler après la première parution, cependant, la facturation s'établira obligatoirement pour le nombre de jours de parution demandé lors de la réservation. Payables avant publication.

Exceptionnel ★★★★★ / Excellent ★★★★★ / Bon ★★★ / Passable ★★ / À éviter ☹

LECTURES

NOS LECTEURS DU MOIS
SOPHIE FAUCHER ET JEAN-FRANÇOIS MARTIN
PAGE 0



Gardez-vous d'aimer un pervers Véronique Moraldi › Psycho pop ★★★★★1/2 PAGE 11	La Folle de Warsaw Danielle Phaneuf › Roman ★★★★★1/2 PAGE 8	Journal de Cabbagetown Juan Butler › Roman ★★★ PAGE 10	Dictionnaire québécois instantané Melançon et Popovic ★★★ PAGE 8
--	---	--	--

STÉPHANE DOMPIERRE LA GÉNÉRATION FLOUE

CHANTAL GUY
COLLABORATION SPÉCIALE

Stéphane Dompierre a passé 15 ans de sa vie à promener ses démos de compagnie de disques en compagnie de disques, sans succès. C’est finalement un manuscrit qui lui a ouvert toutes grandes les portes: son premier roman, *Un petit pas pour l’homme*, a spontanément séduit la maison d’édition Québec-Amérique.

«J’ai vraiment l’impression d’avoir gagné un concours, lance celui qui travaille pour l’instant «dans un bureau». Je me sens comme si j’avais deux vies, comme Clark Kent et Superman!»

La surprise est sûrement de taille quand on a bûché si longtemps pour se tailler une place dans l’industrie musicale. Musicien de formation, Stéphane Dompierre a fait partie de plusieurs groupes aux noms très changeants — notamment Marie-Madeleine qui s’est rendu en finale de l’Empire des Futures Stars — sans vraiment parvenir à percer. Mais c’est pendant ces années de galère qu’il s’est initié à l’écriture de chansons, tout en conservant précieusement ses pages inutilisées qui lui ont servi, au bout du compte, à écrire *Un petit pas pour l’homme*. Un livre né de la crise existentielle inévitable à ceux qui voient approcher la trentaine et qui se résume à ceci : Que vais-je faire de ma vie? Une question fondamentale qui résonnera dans les oreilles de toute personne possédant au moins «un meuble d’inspiration suédoise en bois pâle non verni», à qui est destiné ce roman «urbano-funkyscratch-ironico-technopop-rétrochic-choc-post-moderno-laouèrassé-plateaumachin».

«J’ai ressorti mes cahiers après une rupture amoureuse, raconte l’auteur. On a toujours du temps après une rupture. Ça correspondait aussi dans ma vie à un entre-deux, parce que la musique, ça ne marchait pas. J’avais l’impression que ça n’allait pas me mener à grand chose, que j’avais donné tout ce que j’avais à donner. À 20 ans, c’est un rêve que j’avais vraiment de monter dans un autobus avec ma gang et d’aller faire la tournée des bars à 50\$ la soirée. Mais à 30 ans, c’est un idéal qui ne me ressemble plus.»



› Voir DOMPIERRE en page 8

Sur le Plateau, on ne lave plus son linge sale en famille.

PHOTO IHANOH DEMERS, LA PRESSE ©

Professeur Marcel Rufo

Tout ce que vous ne devriez jamais savoir sur la sexualité de vos enfants

Essai

anne carrière

3206709A

LE CLUB
DE LECTURE
LA PRESSE

Venez discuter du livre du mois...

Tout ce que vous ne devriez jamais savoir sur la sexualité de vos enfants, du pédopsychiatre Marcel Rufo.

Jean Fugère anime un débat avec ses invités : Denise Bombardier, le pédiatre Jean-François Chicoine et Jocelyne Robert (sexologue et pédagogue).

Le dimanche 22 février, chez Renaud-Bray, succursale Champigny, 4380, rue St-Denis. Métro Mont-Royal, de 15 h 30 à 17 h.

Librairie
Renaud-Bray
Livres • Musique • Films • Cadres • Jouets

C’est un rendez-vous, dimanche prochain.



LA PRESSE
cyberpresse.ca

LECTURES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Trois femmes, trois quêtes désespérées du bonheur

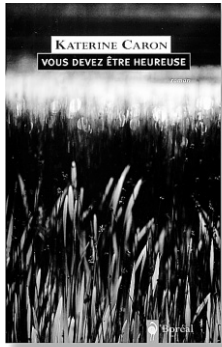
MARIE-CLAUDE FORTIN
COLLABORATION SPÉCIALE

Une jeune mère qui cherche le salut dans les plus humbles tâches ménagères, une acheteuse compulsive qui cherche un sens à sa vie dans les soldes de chez Warsaw, et une journaliste roumaine qui cherche l'extase dans les bras d'un Chinois; trois romans comme autant de quêtes désespérées du bonheur avec un grand B.

Vous devez être heureuse est le récit d'une jeune femme, mère d'un petit garçon de 4 ans, mariée à un ingénieur qui passe le plus clair de son temps à l'étranger. Elle s'appelle Claire, elle a un jour nourri de grandes ambitions, elle aurait voulu jouer au théâtre comme son père, qui les a si mal aimées, elle et sa soeur. Mais voilà, elle s'est mariée trois mois après avoir raté son audition à l'École nationale de théâtre, elle a eu son petit garçon, a acheté cette belle maison au bord d'une rivière. Aujourd'hui, elle passe ses journées à rêvasser, à faire des confitures ou des gâteaux au chocolat, à balayer, jardiner, jouer ou inventer des histoires. Elle voudrait être heureuse. Elle voudrait que son rôle de mère et de ménagère la comble. Mais sa vie est triste à périr.

Quand le destin d'un jeune pianiste beau et ténébreux croise le sien, cette fille qui porte ses blessures d'enfance comme des cicatrices sent son coeur chavirer.

Elle n'est pas sans charme, cette femme portée vers le mysticisme, cette Bovary de banlieue nourrie de rêve et de télévision, cette orpheline de mère qui a dû, à 15 ans, devenir autonome. Mais il se passe si



peu de choses dans sa vie, sa passion est si retenue, le rythme de son récit est si lent que l'on traverse avec peine les quelque 300 pages que compte son histoire.

La jeune romancière (qui a fait son mémoire de maîtrise sur Saint-Denys Garneau) multiplie les sentences un peu creuses (« oui, la pire des peurs est celle que l'on a de soi »; « Au fond, tout ce qui est prévisible est doux »; « La fin de l'imaginaire est le début du réel ») et parfois maladroitement : « Dans le monde segmenté d'une mère et de son enfant, le temps se repose sur un palier avant de glisser vers un autre palier qui n'est, lui aussi, qu'un espace de transition ». Elle s'attarde à décrire dans les moindres détails les événements les plus banals de la vie de son héroïne : « Je demande à Nicolas de m'aider : « Viens ! On va essayer de retrouver les bas perdus ». « Je vide un panier en osier rempli de vêtements propres : « Voilà, je te donne ton pyjama et des linges à vaisselle. Moi, je vais prendre le reste. » « Je plie des jeans, une veste orangée, des caleçons et cinq chandails que j'empile. La pile s'effondre. » Etc. Or il faut avoir un style magnifique

pour que le récit du quotidien atteigne au sublime. Celui de Katherine Caron n'est pas (encore) à la hauteur de ses ambitions.

La course aux aubaines

Pour *La Folle de Warsaw*, de Danielle Phaneuf, la course aux aubaines est un fabuleux exutoire. « Quand la Folle est triste, et elle est souvent triste, elle se précipite chez Warsaw. S'il y avait un bémol à l'entrée, elle se signerait, elle s'agenouillerait pour remercier le fonctionnaire de l'Immigration qui a autorisé ce Polonais à implanter son épicerie bazar à quelques rues de chez elle. »

Mais c'est un bonheur bien fugitif. Elle a beau être folle, l'héroïne du premier roman de Danielle Phaneuf n'est pas dingue. Cette naufragée de l'amour sait très bien que son magasinage compulsif est une bouée de sauvetage. Au jour de l'An, elle prend donc une résolution : « Faire un face-à-face avec le sens de sa vie avant le printemps. » Elle se met en tête de trouver six raisons de vivre. Pas plus, pas moins. Avec le magasinage, elle en a déjà deux. Il n'en manque que quatre. Ça ne devrait pas être si difficile.

Elle est à la fois tragique et formidablement drôle, cette célibataire de 46 ans que son cordonnier courtise, cette « archéologue de l'aubaine », minée par les bobos réels ou imaginaires, qui ne fait pas un pas sans son Ventolin, ses anxiolytiques et ses ouates dans les oreilles. Publiée aux Éditions Marchand de feuilles, cette petite maison qui nous a réservé plusieurs belles surprises — dont les recueils de nouvelles de Suzanne Myre, Danielle Phaneuf a créé un personnage follement attachant.

Le bonheur est dans le sexe

C'est dans la sexualité que l'héroïne du second roman de Felicia Mihali cherche un certain bonheur. Dans ses samedis passés avec Yang, ce jeune médecin chinois venu travailler en Roumanie (pays d'origine de l'auteure) après avoir reçu une bourse de recherche. « Yang ne donnait aucun cours, aucune conférence, aucun séminaire sans faire ensuite un compte rendu détaillé de son travail. Et pour renforcer le supplice, ses supérieurs voulaient que le texte soit rédigé en français. »

Comme elle a le don des langues (à l'instar de Mihali, qui détient une licence en chinois et en néerlandais), la narratrice de *Luc, le Chinois et moi* passe donc ses samedis après-midi à aider le docteur à traduire ses comptes rendus. En échange de quoi il lui cuisine de somptueux repas, lui masse les jambes et le dos avec de mystérieuses lotions, lui concocte d'odorantes potions et lui fait l'amour en silence, le regard ailleurs. L'auteur de *Pays du fromage* aurait pu faire de cette relation amoureuse l'unique sujet de son roman. Mais comme si elle n'avait pas cru cette histoire assez forte, elle lui en a accolé une autre.

Entre Luc et le Chinois, il n'y aura jamais aucun lien ni contact. Jamais leurs histoires ne se croiseront. Ce qui fait de ce roman que Mihali a d'abord écrit en roumain, (qui a à l'époque connu un tirage quasi confidentiel, dixit l'éditeur André Vanasse, et qu'elle a réécrit en français, comme Nancy Huston l'a fait avec *Le Cantique des plaines*), un bien étrange objet, un hybride fragile qui nous laisse avec la tenace impression qu'on a greffé de force deux histoires incompatibles.

★★½
VOUS DEVEZ ÊTRE HEUREUSE
Katherine Caron
Boréal, 2004, 290 pages

★★★½
LA FOLLE DE WARSHAW
Danielle Phaneuf
Éditions Marchand de feuilles,
2004, 192 pages

★★½
LUC, LE CHINOIS ET MOI
Felicia Mihali
XYZ, 2004, 191 pages

LIVRES QUÉBÉCOIS

Un dictionnaire réjouissant

RÉGINALD MARTEL

La première édition est parue en 2001. Elle s'intitulait *Le Village québécois d'aujourd'hui. Glossaire*. C'était un portrait de ce que les Québécois parlaient et écrivaient alors. Les usagers de la langue, qui en sont aussi les auteurs, *ne niaient pas avec la puck*. Il fallait rafraîchir cet essai. Une nouvelle édition paraît donc, « revue, corrigée et full upgradée ». Les auteurs du *Dictionnaire québécois instantané*, Benoît Melançon et Pierre Popovic, ont ajouté de

nouveaux mots et expressions, en ont *scrapé* d'autres, ont modifié les définitions selon les usages nouveaux et renouvelé les citations. Ils ont fait ce travail, si cela en est un, avec autant de légèreté que possible et sans jouer les censeurs. Le résultat est réjouissant, à peine moins pour ceux qui ont lu la première version.

Si nous ne le savions pas déjà, le *Dictionnaire québécois instantané* nous apprendrait que les mots ne servent pas seulement à dire les choses, mais aussi à ne pas les dire. Il en va ainsi pour ce qui con-

cerne le discours néo-libéral, d'abord limité aux milieux économiques puis repris avec un zèle touchant par les politiciens et les éditorialistes.

Prenons pour exemple le fameux *contrat de performance* — le virage ambulatoire ferait tout aussi bien l'affaire. L'expression suggère une gestion efficace des fonds publics, ce qui serait évidemment souhaitable en ces temps de commandites suspectes. MM. Melançon et Popovic, qui n'hésitent pas à prêcher pour leur paroisse, proposent une définition moins rose : « Façon dont une institution ou une entreprise transforme ses employés en vasaux serviles hyperactifs et craintifs. (...) le gouvernement québécois souhaite en faire usage pour s'arroger le droit de décider ce que les universités doivent enseigner ou non ; il s'ensuit que le contrat de performance abolit la liberté de penser et de créer. »

De tels épanchements d'humour n'entravent pas le mouvement d'humour qui en règle gé-

nérale anime les auteurs. Tout les inspire : la vie quotidienne, l'actualité politique, économique ou sociale, la publicité, le sport et la culture. Ils sont spécialement attentifs aux glissements et extensions de sens, qu'ils décrivent avec une remarquable précision. C'est la dimension la plus exigeante de leur essai : créer des définitions pour des mots dont la signification n'a pas été arrêtée encore par l'usage et le temps. Plusieurs disparaissent d'ailleurs aussi vite qu'ils sont apparus, ce qui leur vaut une place sous la rubrique « Le cimetière des mots ». Il en serait ainsi de achant, qui « a été flushé* par gossant », de phat (?), de quétaïne, de tripper et de twit. D'autres mots reviennent, moumoune par exemple, ce qui lui vaut le Perroquet du meilleur retour. D'autres enfin devraient être flushés, tels incontournable, interpellier, opportunité ou problématique, « parce que tout le monde les emploie » et que « pour être tendance, il faut savoir se distinguer ».

Définitivement !

Peu normatif en apparence, le *Dictionnaire* l'est pourtant, par l'absurde. L'article dont en est un bon exemple : « Pronom relatif typique des Français de France. Lui préférer *que*, plus vif et plus précis. *Le livre que j'ai photocopié deux pages. Le livre que j'ai de besoin.* » Le Dictionnaire des professeurs Melançon et Popovic a sa place dans la lexicographie québécoise. Pour corriger les fautes qui nous viennent par ignorance ou contamination. Pour ne pas être en retard d'une mode. Et surtout, pour rigoler un peu.

* Ce mot prend un sens plus tragique dans une chanson country injustement méconnue : « Tu as flushé mon amour dans la toilette de ton coeur. »

★★★
DICTIONNAIRE QUÉBÉCOIS INSTANTANÉ
Benoît Melançon
Fides, 240 pages

La génération floue

DOMPIERRE
suite de la page 7

Tiens, ça nous fait penser à Daniel, le personnage principal de son roman. On peut lire en quatrième de couverture de *Un petit pas pour l'homme* : « À 20 ans, il n'y avait rien de plus *cool* que d'être gérant d'une boutique de disques. À 30 ans, c'est autre chose. » Daniel vient tout juste de larguer sa blonde et fantasma sur sa nouvelle liberté en transformant son studio trop cher du Plateau en *baisodrome*. Le problème, c'est que cette liberté tant rêvée ne le comble pas autant qu'il l'espérait...

Encore une autofiction sur la vie sans repères des jeunes du Plateau Mont-Royal ? Oui et non. Si Stéphane Dompierre ne s'identifie pas vraiment au personnage qu'il a créé, il en comprend l'univers, et c'est cette distance qui lui permet d'en rire, avec son look branché qui sied très bien à l'environnement où il a donné rendez-vous à *La Presse*, soit un café du Plateau ! « J'aime ça caricaturer le Plateau Mont-Royal, parce que je fais par-

tie de cette faune-là, moi aussi, concède-t-il, avant de regarder autour de lui avec un sourire. Je suis certain qu'ici, on peut trouver quelqu'un qui est en train d'écrire son premier roman. On ne peut entrer dans un café du Plateau sans croiser un écrivain en devenir. Je m'amuse avec ces clichés que les gens entretiennent et c'est pourquoi je voulais que le monde de Daniel soit cloisonné, qu'il n'ait pas une vision très large de ce qui l'entoure. »

Un peu borné

Il est vrai que pour une bonne partie du roman, Daniel ne voit pas bien plus loin que sa queue, comme son poisson rouge... « Je voulais qu'il soit un peu borné, qu'il ne voie pas son passé ni son avenir, et que le lecteur l'observe comme s'il était dans un bocal. Ce n'est pas pour rien qu'il habite un 1 et demi ! »

Dans le même esprit, Daniel est en mode stationnaire sur le plan professionnel, aimant reluquer les « disquaires-amazones » du magasin où il est gérant. Les principales

références culturelles de sa vie, jusqu'à son fantasma d'enfance (Fifi Brindacier) lui viennent de la culture pop et de la mode. « J'aurais pu décider de faire un personnage super intelligent et très littéraire, qui aurait expliqué pourquoi la télé est néfaste, mais je ne voulais pas me mettre en valeur par le personnage, parce que je pense que c'est l'erreur des premiers romans. Je voulais que ce soit au lecteur de faire ses réflexions. L'écrivain a tendance à vouloir montrer qu'il est lyrique, réfléchi et posé. Mais mon personnage est volontairement un peu nono. On n'a pas l'impression qu'il vit difficilement sa rupture, alors que dans le fond, il est tout à l'envers, et c'est probablement d'une relation stable qu'il a besoin. »

Ce n'est pas parce qu'on rejette les valeurs prônées par ses parents qu'on se retrouve nécessairement libre, surtout si l'on n'en a pas créé d'autres en retour, croit Stéphane Dompierre. Il estime que ce flou est la principale caractéristique de sa génération et qu'il explique en grande partie pourquoi la rupture

amoureuse est l'un des moteurs romanesques préférés des écrivains d'aujourd'hui.

« Le mariage ne veut plus dire grand-chose et on change souvent d'emplois. Les relations, c'est un point d'attache, un pivot, un repère pour les gens. Dès qu'on perd ce pivot, on devient tout croche. Je connais beaucoup de gens qui se sentent adultes principalement parce qu'ils ont suivi les traces de leurs parents. Boulot, maison, enfants. Je ne juge pas ce choix, car il est évident que ça représente un confort et une sécurité, mais c'est aussi ce dont beaucoup de gens ont peur, parce que ça signifie justement devenir adulte. »

La « maculée » conception

La célèbre phrase de Neil Armstrong qui donne son titre au roman fait référence à la « maculée » conception de Daniel dont les parents lui ont appris qu'elle s'est probablement produite sur le divan de tante Lucienne le jour où l'Homme a mis le pied sur la Lune. Il s'avère que cette date est aussi celle de la naissance de Stéphane Dompierre.

« Je pense que cette anecdote de la conquête de l'espace est vraiment symbolique, affirme-t-il. On a l'impression que c'était des années où il se passait de grandes

choses mais que présentement, on est un peu blasé. On parle de Mars, mais ça ne suscite pas l'intérêt comme à cette époque. Ce que vit mon personnage, c'est un petit pas pour l'homme mais pas de grand pas pour l'Humanité. Il se sent tourner en rond dans pas beaucoup d'espace, comme dans un bocal. »

Ajoutons que Daniel, de même que ses copains, est aussi à l'étroit dans des relations dont il est prévu d'avance qu'elles excèdent rarement les six ans, comme le démontre l'une des nombreuses théories, humoristiques et grinçantes, insérées un peu partout dans le roman. Stéphane Dompierre n'est pas pour autant un cynique de l'amour. « J'y crois encore et je suis très amoureux en ce moment, dit-il. C'est peut-être lorsqu'on est mis devant ces théories froides qu'on se réveille et qu'on a envie de les contredire, de faire quelque chose. On ne veut pas que ça nous arrive. »

Daniel retombera-t-il dans le cycle de l'amour, qui est la dernière phase du célibat, soit celle du « lemming qui se balance en bas de la falaise comme tous ses amis lemmings, prouvant ainsi qu'il n'a rien compris dans la phase 4 » ? Pour le découvrir — et connaître les quatre autres phases du célibat — lisez *Un petit pas pour l'homme* !

NOS LECTEURS DU MOIS

Sophie Faucher et Jean-François Martin



Avant de nous faire connaître, dimanche prochain, l’opinion de Sophie Faucher et de Jean-François Martin sur les déclarations de Marcel Rufo, pédopsychiatre, dans *Tout ce que vous ne devriez jamais savoir sur la sexualité de vos enfants* (éd. Anne Carrière), Jean Fugère leur fait raconter leur histoire de lecteurs.



Sophie Faucher

PHOTO ALAIN ROBERGE, LA PRESSE ©

La reine des casse-tête



JEAN FUGÈRE

COLLABORATION SPÉCIALE

« J’étais une enfant solitaire, j’étais la reine des casse-tête. On me donnait un sac de pièces de casse-tête et on m’oubliait dans un coin. »

On l’imagine mal silencieuse dans un coin, elle qui déplace tellement d’air et de mots dans un même souffle. Cheveux et rires en cascades, c’est une eau vive. Elle est droite, ardente, imprévisible. Elle a un sens inouï de la repartie et sait moduler la langue et sa voix avec un panache qui n’appartient qu’à elle.

« Bizarrement, j’ai des souvenirs d’histoires... des tas d’histoires comme *Colargol*, l’ours qui chante en fa en sol, tous les contes aussi, *Blanche-Neige*, *Cendrillon*, *Le Petit Poucet* et aussi les *Fables* de la Fontaine. J’écoutais énormément de disques et j’étais sensible aux paroles de chansons. J’aimais les MOTS, j’aimais qu’on me raconte. En fait, j’étais une lectrice paresseuse ! » (grand éclat de rire.)

Elle qui a incarné si passionnément Frida Kahlo sous l’œil vigilant et stimulant de Robert Lepage affiche depuis toujours dans ses lectures un faible pour les personnages féminins.

« Évidemment. Comme je m’appelle Sophie, j’ai lu *Les Malheurs de Sophie*. Tous les Comtesse de Ségur, j’adorais ça. J’aimais Sophie, son côté turbulent, je ne suis pas allée jusqu’à me couper les sourcils et faire des histoires comme elle, mais bon, je prenais pour elle. »

Le grand bouleversement, ce fut le *Journal*

d’*Anne Frank*. « Il faut dire que j’ai tenu un journal de 9 à 14 ans tous les jours, explique-t-elle. Pendant cinq ans de ma vie, je lui ai parlé quotidiennement, je pourrais te donner la météo des années 60 ! »

Outre le *Journal d’Anne Frank*, un autre journal intime : *La Vie de Etty Hillesum*, la vie d’une jeune juive dans un camp de concentration, l’a complètement subjuguée. Tout Colette également, *La Prisonnière*, de Malika Oufkir, *Les Mots pour le dire*, de Marie Cardinal « une parole de femme qui m’a éveillée au féminisme, j’ai tout lu d’elle ou presque ».

Bien sûr, il y a eu le *Journal* de Frida Kahlo. « Elle aurait pu être auteure, dit Sophie Faucher. Elle a une plume envoûtante... Je suis une fille de biographies. Les livres qui m’ont le plus bouleversée, ce sont des récits de vie. »

Chez elle, tout est lié à la personne. « J’ai lu Marguerite Yourcenar après l’avoir rencontrée à l’île du Mont Désert. J’ai eu cette chance inouïe, à 16 ans. Elle avait des yeux d’un bleu incroyable et durant l’entrevue, comme elle voulait regarder quelqu’un au lieu de regarder la caméra, c’est à moi qu’elle a raconté sa vie. Puis, elle s’est levée et a dit : « Bon, je vais me balader avec Sophie. » Elle m’a même offert de devenir sa dame de compagnie. Après, j’ai lu cette oeuvre puissante, j’ai été impressionnée par toute cette culture, c’était comme être à côté d’un socle qui se déplace. »

Commelectrice, Sophie Faucher est bel et bien la reine des casse-tête. Elle se bouleverse pour une Mexicaine, pour le destin d’une Marocaine, elle se sent tchekovienne dans l’âme. Et comme actrice, ça se complique puisqu’elle est une fausse Blanche dans *Comment conquérir l’Amérique en une nuit*, le film en tournage de Dany Laferrière...

Recherche : Marie Sterlin



Jean-François Martin

PHOTO ALAIN ROBERGE, LA PRESSE ©

Sauvé par John Irving

JEAN FUGÈRE
COLLABORATION SPÉCIALE

« Je lis dans le métro, je suis un lecteur de métro, 20, 25 minutes, chaque fois. Je pars dans mon roman et j’oublie tout. À cause des enfants, c’est le seul moment où je peux vraiment lire. »

Jean-François Martin a eu une carrière de lecteur plutôt inusitée. Durant son enfance, hormis les bédés, les livres l’ont peu intéressé : trop longs, trop « plates ». « Ma mère est une grande lectrice mais d’aussi loin que je me souviene, elle ne me lisait pas de livres. Il faut dire que nous étions neuf enfants. Ce dont je me souviens, ce sont les bandes dessinées : Astérix, Tintin, Achille Talon dont j’aimais le côté débonnaire et les envolées du style : « Je me brosse frénétiquement le nombril avec le pinceau de l’indifférence ! »

À l’adolescence, il faudra attendre, la lecture ne le recrute pas encore. « Je m’intéressais beaucoup au cinéma mais je n’avais aucun intérêt pour Bob Morane ou Agatha Christie, qu’on lisait à l’époque. Et puis un jour, catastrophe, pour épater un des mes copains qui était très érudit, j’ai acheté *L’Être et le Néant*, de Jean-Paul Sartre. Je n’ai jamais pu le lire, c’était trop pour moi et à partir de là, j’ai cru que les livres, il fallait que j’oublie cela. »

En fait, le professeur en techniques d’éducation spécialisée au cégep du Vieux-Montréal est non seulement un lecteur tardif mais un rescapé de justesse. « Celui qui m’a sauvé, c’est John Irving. Ahhhh ! *Le Monde selon Garp*. Là, j’ai reconnu un peu de la verve d’Achille Talon, une façon de jouer aussi avec les mots, les situations, avec des personnages excentriques, particuliers. Et du coup, je suis devenu un lecteur hyperactif. »

Pas un dévoreur, mais un hyperactif qui, sauf exception, n’achètera pas plus d’un livre du même auteur puisque, telle le veut la ligne de conduite de l’hyperactif, un livre en appelle un autre et on ne peut donc pas s’attarder à un auteur. Ainsi a-t-il aimé UN livre d’Amélie Nothomb (*Stupeur et tremblements*), UN livre de Gérard Messadié, (*L’Homme qui devint Dieu*), roman qui lui a donné le goût des romans trempés d’histoi-

re et qui marque aussi un autre tournant. « Là, je me suis à lire en fonction non pas des autres mais de mes intérêts : de plus en plus de livres à caractère historique. Par intérêt, je vais aller vers des essais sociologiques. Par exemple, Jared Diamond, *Le Troisième Chimpanzé*, c’est sur l’évolution et l’avenir de l’homme. Beaucoup aimé. Ou les trois premiers de Jean Auel, qui sont particulièrement intéressants. Et puis j’ai commencé à m’intéresser à des auteurs québécois. Jusque-là, j’étais plus américain et plus européen. Un roman qui m’a ouvert à la littérature québécoise, c’est celui du romancier Gil Courtemanche (*Un dimanche à la piscine à Kigali*). À cause du contenu historique, du contenu sociologique, de l’inscription dans la réalité contemporaine. »

Au moment où paraissent ces lignes, Jean-François Martin et sa conjointe reviennent d’Haïti, où ils sont allés quérir la petite fille qu’ils ont adoptée. Sa conjointe est aussi grande lectrice mais il ne compte absolument pas sur elle pour trouver des suggestions de lecture. « On est vraiment à l’opposé dans nos goûts de lecture. Elle aime beaucoup les romans transgénérationnels, les sagas familiales. Elle va hurler, mais les livres qu’elle m’a donnés en cadeau, je les ai presque tous retournés ! Récemment, pourtant, j’ai aimé un roman de fille, ce dont j’ai un peu honte : *La Jeune Fille à la perle*, de Tracy Chevalier. Bourré d’émotivité, de sensualité. »

Notre lecteur ne se dissocie jamais complètement du professeur. « Quand je lis, je note des phrases, des citations et je mets toujours une pensée au tableau au début de mes cours. C’est une façon de partager ce que je peux lire. Par exemple, celle-là de Monique Proulx : « Un locataire est quelqu’un qui ne se sent responsable de rien dans le lieu où il se trouve. »

Les livres qui l’ont marqué récemment : « *L’histoire de Pi*, de Yann Martel, qui permet de nous questionner sur beaucoup de choses par rapport à ce que nous sommes. » Et, de Sylvain Trudel, *Du mercure sous la langue* « parce que ça révèle des aspects incroyables de notre propre violence, notre propre agressivité ».

Exprimez-vous!

Faites-nous connaître votre opinion sur les déclarations faites par le Dr Marcel Rufo lors de son passage au Québec le mois dernier, et que l’on peut aussi trouver dans son essai intitulé *Tout ce que vous ne devriez jamais savoir sur la sexualité de vos enfants*. Vous trouverez sur www.cyberpresse.ca/arts, à la rubrique Club de lecture, l’entrevue que le Dr Rufo a accordée à notre journaliste Liliane Lacroix de même que l’article de Jean Fugère sur ce psychiatre controversé. Vous pouvez réagir à ces articles ou au livre lui-même, publié aux éditions Anne Carrière.

Envoyez-nous vos commentaires à club-delecture@lapresse.ca La meilleure lettre vaudra à son auteur un bon d’achat de 200 \$ en livres dans les librairies de la chaîne Renaud-Bray.

RAPPEL : Jean Fugère vous invite à venir discuter du livre et des idées du Dr Rufo avec le « bon docteur » Jean-François Chicoine, la sexologue Jocelyne Robert et l’auteure et animatrice Denise Bombardier, le dimanche 22 février, 15 h 30, à la librairie Champigny, 4380, rue Saint-Denis.

encore PRÉSENTE

mario jean

nouvelles supplémentaires 26 au 28 mars

THÉÂTRE ST-DENIS

514.790.1111

www.tel-spec.com

105.7 Rythme FM

Québec 96.9 FM

Québec 96.9 FM

La Presse

LECTURES

LITTÉRATURE DU VOISIN

Des voix lointaines



DAVID HOMEL

COLLABORATION SPÉCIALE

Les livres peuvent connaître plusieurs vies, s'ils sont chanceux. Les titres « oubliés » d'un écrivain peuvent bénéficier d'un nouveau lancement si leur auteur devient subitement célèbre. Après le succès du *Monde selon Garp* de John Irving, les premiers romans de cet auteur, complètement négligés par la critique, sont revenus sur les rayons des librairies, où on les a découverts, comme pour la première fois. Chose étrange, le destin des livres... Parfois, la traduction redonne vie à un livre. C'est le cas de deux parutions récentes. Avec *Journal de Cabbagetown*, le regretté Juan Butler, le révolté de Toronto, revit. Et les aventures frontalières de l'Américain Toby Olson nous reviennent après une très longue absence aussi. Voilà deux nouveautés qui ont

déjà eu des carrières dans d'autres pays, ailleurs, au passé, dans d'autres langues. Juan Butler a vécu sa vie, semble-t-il, avec un seul but : souiller la réputation de Toronto, qui était blanche comme neige. *Toronto the Good*, disait-on, Toronto la vertueuse. Ah, oui ? Promenons-nous plutôt du côté d'Allan Gardens, dans le Cabbagetown. Le Cabbagetown, ou le quartier des choux, fut ainsi nommé pour rendre un hommage ironique aux

Parfois, la traduction redonne vie à un livre... Avec *Journal de Cabbagetown*, le regretté Juan Butler, revit. Et avec *La Femme qui échappa à la honte* les aventures de l'Américain Toby Olson nous reviennent.

immigrants irlandais qui y avaient fait leur nid au 19^e siècle. Ce nid était tout sauf douillet. Aujourd'hui encore, c'est un coin de tavernes, de prostitué(e)s, et de maisons de chambres qu'on incendie. Malgré les efforts des vendeurs de rêves de *gentrification*, le quartier reste fidèle à l'image qu'en fait Juan Butler.

Et qui était Juan Butler ? Né en Angleterre, il est arrivé à Toronto à l'âge de 6 ans. Disons que ce n'était pas le genre d'individu qu'Immigration Canada aurait choisi. Avant de se donner la mort dans un asile psychiatrique à 37 ans, il a eu le temps d'écrire *Journal de Cabbagetown*, et une autre oeuvre, *The Garbageman* (L'Éboueur). Son *Journal*, publié en 1969, donne la parole à Michael, un vaurien urbain, barman à ses heures, grand observateur des bas-fonds d'Allan Gardens. Michael se contente de peu. Quand il n'a pas les sous pour se payer une bière, il se rend dans un bar gai, où il se procure de l'alcool gratuit, et une fellation, au même prix.

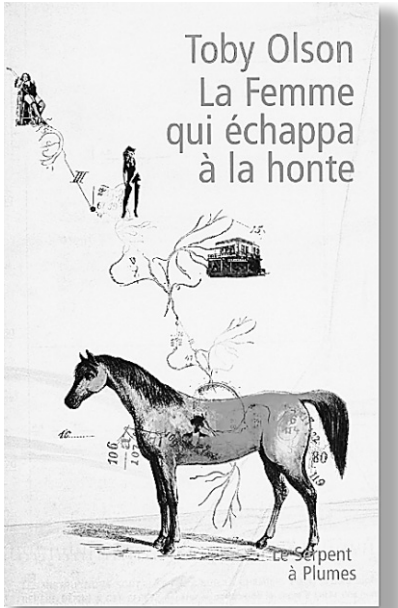
Ce n'est pas le cas de son ami George. Plus ambitieux, George a pour but la prise et la destruction par la dynamite de l'hôtel de ville de Toronto. Grand lecteur du petit livre du parfait terroriste urbain, George sait fabriquer des cocktails Molotov et des bombes incendiaires. Mais la République libre de Cabbagetown ne verra jamais le jour, faute de discipline. Les clo-

ges, des hommes et des femmes marginaux, au sens noble du terme.

La Frontera
Le Mexique a toujours joué un rôle particulier dans l'imagination des Américains. Pays sans loi, terre de violence, c'est là que l'on va pour se mettre à l'épreuve, c'est là que l'on va pour s'échapper à la fois de la bienséance et de la police.

Toby Olson met ce Mexique en scène dans *La Femme qui échappa à la honte* (en librairie le 24 février). Le Mexique est plutôt mythique dans ce roman ; on ne trouve pas plus de vrais Mexicains dans ce livre qu'on trouve de Vietnamiens dans le film *Apocalypse Now*. Le pays n'est qu'une scène où quelques Américains jouent leurs drames de violence et d'obsession.

Toby Olson est aussi l'auteur de *Seaview*, un roman sur le golf, un sport bien champêtre, mais l'ambiance est loin d'être paisible dans *La Femme qui échappa à la honte*. La honte, c'est d'avoir été droguée, et ensuite forcée de participer à un film pornographique. Voilà le sort de Mary Grace, un nom au lourd symbolisme, compagne de voyage du héros, Paul Corbs, qui est aussi froid que les instruments chirurgicaux qu'il vend. Dans la scène clé du roman, Corbs est témoin du viol de Mary Grace par un âne. « Il se rendait compte que l'âne était également brutalisé », écrit Olson. Cette observation, quoique originale, repousserait avec raison certains lecteurs. Le livre met en scène l'industrie de la porno, mais les aventures ne s'arrêtent pas là. Paul va croiser des chevaux aux sabots incrustés de pierres précieuses ; après le



Mexique, le cheval est le véritable personnage principal du roman. Le héros va rencontrer des bandits mexicains, moins corrompus, il est vrai, que les rois de la porno américains. Mais comme dans tous les *road novels*, Paul Corbs va rencontrer ses propres limites. Certains lecteurs le suivront, d'autres, non.

★★★
JOURNAL DE CABBAGETOWN
Juan Butler, traduit de l'anglais par Michel Albert
Triptyque, 262 pages

★★★
LA FEMME QUI ÉCHAPPA À LA HONTE
Toby Olson, traduit de l'anglais par Bernard Hoepffner
Le Serpent à Plumes, 388 pages

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Monsieur l'abbé littéraire qui fréquentait le beau monde



JACQUES FOLCH-RIBAS

COLLABORATION SPÉCIALE

Salut, l'abbé ! disaient les « aristos » du boulevard Saint-Germain, à Paris, au début du siècle, en accueillant dans leurs Salons (en majuscules, bien sûr...) un prêtre à la soutane élimée, aux taches de sauce, au rabat vieilli, aux gros souliers de campagne, à la tête hirsute sous le chapeau à trois points datant du siècle précédent, aux grosses lunettes rondes qui cachaient une myopie tenace (on lui avait prédit qu'il deviendrait aveugle), à l'air renfrogné, fatigué par les multiples confessions du Tout-Paris... Mais attendu comme la vedette qu'il était.

C'était l'abbé Mugnier. Un campagnard corrézien (à l'époque, la Corrèze est au bout du monde en tournant à droite derrière la grange) qui devint la coqueluche des salons parisiens. Un prêtre mis au ban de ses pairs qui le jalousaient sans doute d'être le pasteur bienveillant, et l'invité de toutes les familles, d'une singulière paroiisse : celle des gens de lettres.

Sa passion, c'était l'art, la littérature et les écrivains. Il les fréquentait tous, riches ou pauvres, célèbres ou non, avec une prédilection pour certains comme son ami Huysmans, ou George Sand qu'il avait admirée, ou Chateaubriand qu'il lisait et relisait sans cesse, ou encore son ami Léautaud qui (chose rare, l'on s'en doute) lui l'on connaît le très réputé râleur) lui rendait sa sympathie avec une vacherie : « C'est un homme de théâtre dans la débène... »

Il ne ratait pas une soirée, un repas, une confession, une conférence chez les grands bourgeois. Il devint un observateur, un commentateur dont on se répétait les bons mots, les jugements parfois comiques et peu catholiques (par exemple sur Claudel ou Mauriac). L'abbé Mugnier, c'était quelqu'un. Confesseur des dames du monde, Madame de Noailles, la princesse Jeanne Bibesco, la comtesse Greffulhe (qui servit de modèle à Proust pour créer la duchesse de Guermantes), Judith Gautier (la fille de Théophile, qui devint la maîtresse de Wagner ; l'abbé aimait beaucoup Wagner...) Il faudrait les nommer toutes, et tous. Nous allons les trouver dans le *Journal*.

Car Mugnier tenait un journal, que l'on avait publié naguère, introuva-

ble, et que l'on vient de rééditer au Mercure de France. C'est une magnifique histoire de la littérature et de l'art de la fin du siècle et du début du suivant, de 1879 à 1939.

À cheval sur deux siècles, Mugnier nous relate ce qu'il a vu, ceux qu'il a fréquentés, ceux qui ont compté pour quelque chose. Et il n'est jamais dupe, de rien ni de personne. Il faut le lire aux funérailles de Victor Hugo (effaré), il faut le lire au moment de l'affaire Dreyfus (horrifié), à la création de l'Académie Goncourt (dubitatif) pour devenir comme lui un observateur à la fois amoureux et détaché d'un monde auquel il se sentait le seul homme d'église intéressé. Il écrit en 1880 :

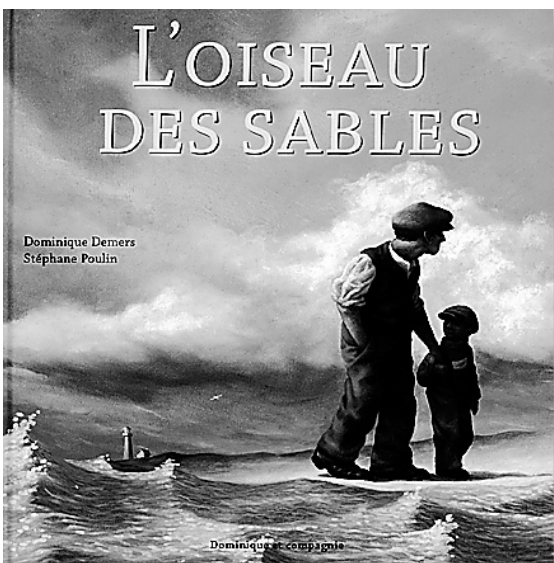
« Nous prêtres, nous clergé, nous Église, nous sommes bien en dehors de tout ce qui se fait, dans la société, de littéraire et de poétique et d'artistique. Autrefois les peintres et les sculpteurs invoquaient le patronage des cardinaux et des papes. Aujourd'hui quel est l'évêque, quel est le prêtre qui patronne ouvertement, publiquement, officiellement les beaux-arts ? »

Mais quel monde, que celui de cette époque ! ...Un monde où l'on ne parlait jamais du temps qu'il fait, ni du sport ni de la chanson ni des faits divers ni des maladies, mais souvent, toujours, de littérature, de musique, de peinture, de philosophie et d'idées parfois, pas souvent de cul, ce qui n'empêchait pas les sentiments, et bref, un monde que l'on se prend à regretter avec une nostalgie un peu coupable.

Il faut voir évoluer l'abbé Mugnier parmi les célébrités, ou sans elles. À l'enterrement de Verlaine, à l'acquittement de Dreyfus, à la mort de Zola, et naturellement durant les malheurs de la guerre qu'on appela la Grande Guerre et qui fut si petite d'esprit. Il faut le suivre lors de la séparation de l'Église et de l'État, pour savoir que la naissance de la République moderne ne lui procura aucun des frissons ni des peurs qui saisirent le clergé de son temps.

Le monde de l'abbé Mugnier est mort, et enterré, et paix à ses cendres. Son amour de l'art et des lettres est immortel. A 86 ans, il dit « Si je devais revivre ma vie, je la revivrais avec plus d'enthousiasme encore ». L'heureux homme.

★★★
JOURNAL DE L'ABBÉ MUGNIER, 1879-1939
Le temps retrouvé, Mercure de France, Paris
640 pages en format de poche



JEUNESSE

Jamais deux sans trois

SONIA SARFATI

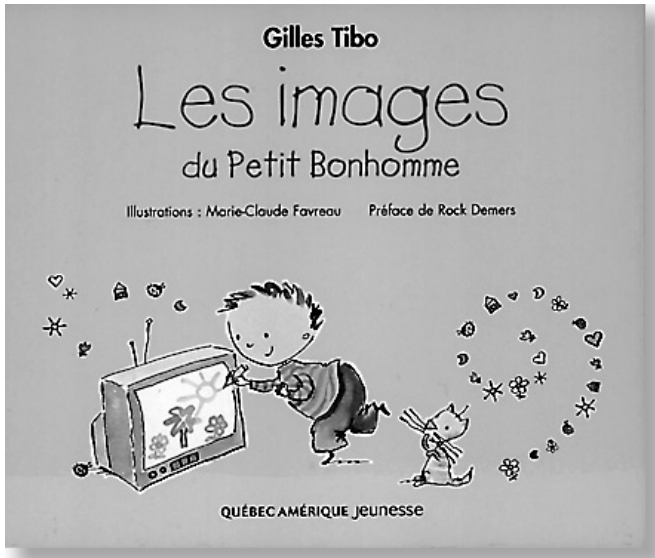
Jouant au jamais-deux-sans-trois, Dominique Demers et Stéphane Poulin unissent de nouveau leurs talents et présentent, après *Vieux Thomas et la petite fée* et *Annabel et la Bête*, un nouvel album tout de beauté, de gravité et de profondeur : *L'Oiseau des sables*.

Après un drame comme l'enfance en pourvoit en quantité (le vol d'une bille préférée), un garçon marche avec son père sur une plage. Moment de consolation. Là, ils trouvent un coquillage duquel s'échappent cinq « oiseaux » de pierre. Minuscules. Chargés de mystère. « Chacun d'eux pourra exaucer un de tes vœux », dit l'homme à l'enfant. Qui lance immédiatement le premier à l'eau et souhaite retrouver ses billes. Il les retrouvera. La magie fonctionne. Il ne la gaspillera pas. Elle l'aidera à surmonter la mort de son père, à épouser celle qu'il aime. Mais viendra le jour d'un choix déchirant, alors qu'il n'y aura plus qu'un oiseau de sable dans la paume de sa main.

Un album puissant dont le

cœur bat au rythme d'une relation père-fils bellement rendue et où, comme dans les deux livres précédents du tandem, la mer est très présente. Donc, dans les toiles de Stéphane Poulin. Cette mer qu'il sait faire danser. Dont il anime avec grandeur la force, les colères, les frémissements et le souffle apaisant. Un album comme un grand grand lit où se laisser bercer.

Petit Bonhomme devient grand
Gilles Tibo, l'homme qui écrit plus vite que son imprimante et publie plus vite que son ombre, dit-on, se lance dans des aventures littéraires aussi riches que diversifiées. Celle du « Petit Bonhomme » n'est pas le moindre des défis qu'il s'est lancés : mêlant le quotidien à la philosophie (oui, oui !), la tendresse à l'humour, la fantaisie pétillante au documentaire (re-oui, oui !), la série joliment illustrée par Marie-Claude Favreau raconte les mots, les chiffres, les musiques et, depuis quelques semaines, les images. Rien de moins... et même un peu



plus puisque, chaque fois, une personnalité pertinente signe l'introduction : Sol pour *Les mots du Petit Bonhomme*, la météorologue Ève Christian pour *Les Chiffres du Petit Bonhomme*, Angèle Dubéau pour *Les Musiques du Petit Bonhomme* et le producteur Rock Demers pour *Les Images du Petit Bonhomme*.

Et parler des images, quand on s'appelle Gilles Tibo, c'est parler des images qui bougent et de celles qui ne bougent pas ; des critiques et des graffitis, des affiches et des symboles, des albums et de la caricature, des tatouages et des images sacrées, de la télé et du cinéma, des rêves et du miroir... mais aussi du monde sans images qu'est celui des aveugles. Tout cela, en moins de 50 pages et à l'attention des... petits bonshommes.

Un tour de force ? Sûrement même si, à cette lecture, on sent le plaisir — et non la souffrance — d'un créateur qui aime les défis. Là encore, il ne manque pas d'inspiration pour s'en lancer.

★★★★
L'OISEAU DES SABLES
Dominique Demers (illustrations de Stéphane Poulin)
Dominique et compagnie, 36 pages (dès 5 ans)

★★★½
LES IMAGES DU PETIT BONHOMME
Gilles Tibo (illustrations de Marie-Claude Favreau)
Québec Amérique Jeunesse, 47 pages (dès 6 ans)

BLOC-NOTES

Quinzaine Jacques Ferron

Jusqu'au 24 février, la petite ville de L'Assomption est l'hôte de la Quinzaine Jacques Ferron. Au programme : une exposition des oeuvres et manuscrits relatifs à Jacques Ferron ; la projection du film : *Le Cabinet du docteur Ferron*, de Jean-Daniel Lafond ; une lec-

ture des lettres de Ferron, des conférences et des débats. Pour en savoir plus : www.ecrivain.net/ferron

Studios littéraires

Depuis le mois de janvier, le Studio-théâtre de la Place des Arts présente ses *Studios littéraires*, une série de spectacles où la littérature est à l'honneur. Après le récital de poésie donné par le comédien Jean Dalmain, et le spectacle de Lou Ba-

bin chantant des textes de Michel X. Côté, le public est invité, le 25 février prochain, à aller entendre *Dernières lettres de Stalingrad*, une lecture-spectacle signée Marie-Louise Leblanc, où les comédiens François Faucher, Christian Bégin, Claude Gagnon, Marcel Pomerlo et Denis Trudel liront d'authentiques lettres de soldats allemands saisies par Hitler, puis classées dans des archives. Billetterie : (514) 842-2112 / 1 866 842-2112 www.pda.qc.ca

PSYCHO POP

Gare aux pervers



LILIANNE LACROIX

Elle-même y a goûté et c’est en toute connaissance de cause qu’elle lance à ses congénères, sous forme de quelques centaines de pages, ce cri d’alarme : Gardez-vous d’aimer un pervers. Formée en psychologie sociale et en psychopathologie après avoir tâté de la philosophie et du droit, Véronique Moraldi nous présente, dans la foulée de *Les Manipulateurs sont parmi nous*, d’Isabelle Nazare-Aga, et du *Harçèlement moral*, de Marie-France Hirigoyen, un ouvrage didactique mais aussi viscéral, empreint à la fois de connaissances professionnelles et de beaucoup, beaucoup d’expériences personnelles. C’est là sa particularité et son charme. En le lisant, celles qui vivent ou ont vécu, elles aussi, sous l’emprise d’un pervers reconnaîtront sûrement l’âme soeur.

Ainsi, quand elle parle de l’habileté machiavélique du pervers à vous faire endosser ses propres fautes, à projeter ses travers sur l’autre, quand elle vous le présente dépouillant sa compagne, la vampirisant puis lui reproche d’être sans intérêt, quand elle traite sa victime de gourde, vous comprenez qu’elle vous raconte sa vie. Elle ne donne pas des exemples, elle donne son exemple... Le pervers, semble-t-il, elle l’a beaucoup pratiqué et en est encore marquée.

« L’arme favorite du pervers, ce sont les mots... Il maîtrise à la perfection l’art de faire des reproches », dit-elle en précisant : « Il dit, par exemple : C’est le bordel chez toi !, alors qu’il est également chez lui. » S’il est habile, il vous isolera totalement ou persuadera vos proches et connaissances que c’est vous le problème. Et quand vous n’en pourrez plus et que vous éclaterez, « le pervers vous reprochera de vous livrer aux extrémités auxquelles il vous a accusée ».

Le pervers, ce « parasite », M^{me} Moraldi le décortique : « Il est vide intérieurement ; il n’a aucune passion pour rien... C’est pourquoi vivre avec lui finit par être aussi ennuyeux qu’épuisant. S’il est attentif aux plus petits indices qui peuvent travailler à ses intérêts, c’est aussi un maniaque qui vous pourrit la vie avec des détails insignifiants. »

Si vous croyez que vous le changerez ou qu’il appréciera votre patience et votre amour désintéressé et sans bornes, détrompez-vous : « Il fait payer très cher tout ce qu’il reçoit, dit l’auteur, il ne veut avoir aucune dette morale... Quand vous aurez compris que trop de gentillesse est une provocation insupportable, vous serez sur la voie du salut ! »

Car, dit-elle, il n’y a guère de solutions pour échapper au pervers qui rêve de vous détruire à petit feu. Si la loi

peut le tenir en respect quelque temps pour lui faire payer une pension alimentaire par exemple (car il ne veut jamais être pris en défaut officiellement), la seule véritable clé est dans la fuite.

Même si vous trouvez le courage de vous libérer de son emprise, ne vous inquiétez surtout pas pour lui : « Le pervers a horreur du vide, le sien. Ainsi, il n’est jamais entre deux femmes, il a toujours prévu la suivante. »

Quant à vous, apprenez à reconnaître les mécanismes qui vous ont désignée comme une proie et sachez identifier le prochain rapace qui se présentera. Par solidarité féminine et en souvenir de « son » pervers, M^{me} Moraldi ne demande qu’à vous y aider.

Le nouveau couple

Êtes-vous fusionnel, du genre à laisser tomber tous vos amis dès que vous tombez amoureux, ou êtes-vous plutôt solitaire et craintif à l’idée que l’amour puisse vous arracher une parcelle de votre précieuse liberté ? Êtes-vous branché uniquement sur le rationnel au détriment de tout ce qui est émotionnel ou vibrez-vous sans cesse comme une corde de violon ?

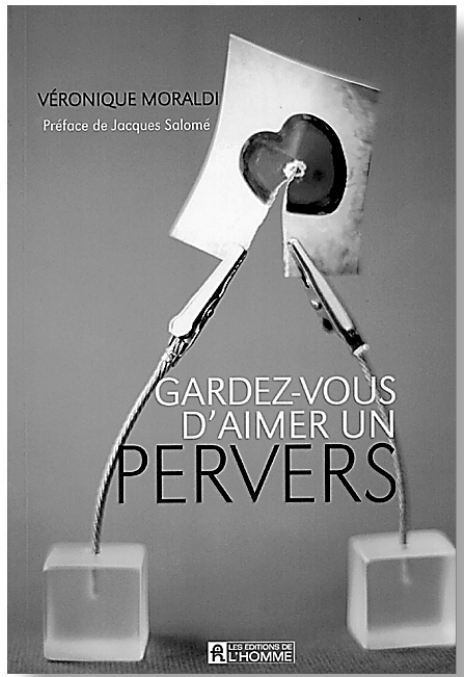
Est-ce que vous recherchez toujours un amoureux, une amoureuse qui pourrait combler vos besoins et panser vos blessures ?

Si votre couple traîne la patte, rien ne sert de vouloir changer votre partenaire car « tout déséquilibre dans une relation amoureuse doit d’abord être interprété comme le signe d’un malaise existant en soi ».

Titulaire d’une maîtrise en sexologie, conférencière et thérapeute après avoir

Êtes-vous fusionnel, du genre à laisser tomber tous vos amis dès que vous tombez amoureux ou êtes-vous plutôt solitaire et craintif à l’idée que l’amour puisse vous arracher une parcelle de votre précieuse liberté ?

enseigné à l’UQAM, l’auteure Claire Reid vous invite à sortir de tous ces pièges, à éliminer ces images de l’ancien couple « impuissant à répondre à nos attentes amoureuses » pour vous préparer à former le nouveau couple « constitué de deux personnes responsables qui choisissent le couple comme laboratoire d’expérimentation dans leur processus de transformation personnelle ». « Plutôt que de chercher à se compléter à travers les forces de l’autre (plutôt que d’essayer de transformer l’autre), chacun enclenche alors le processus de se compléter lui-même. » Ce n’est plus le voyage vers l’autre, c’est le cheminement à deux vers un même but : la réalisation de soi. À cause de leurs différences respectives, les partenaires acceptent d’apprendre de l’autre



et aussi de l’alimenter en découvertes et en enseignements.

Selon la sexologue, c’est d’abord à cette quête intérieure et quasi spirituelle qu’il faut nous livrer en travaillant à marier en nous les polarités féminine et masculine, l’Homme intérieur et la Femme intérieure, qui nous habitent tous. Et quand on choisit de le faire à deux, parallèlement, en s’enrichissant mutuellement de nos expériences et de nos personnalités, c’est ça, le nouveau couple. Le mariage intérieur d’abord puis l’union extérieure pour poursuivre et compléter le cheminement. Deux mariages en un, quoi ! Une grosse commande !

Mais qui peut réussir, nous assure l’auteur, pour une raison bien simple : « La meilleure garantie que je possède de vivre une relation harmonieuse et équilibrée, c’est le choix que je fais d’être là, pour moi. »

★★★★½

GARDEZ-VOUS D'AIMER UN PERVERS
Véronique Moraldi
Éditions de l'Homme, 275 pages

★★★★½

ÊTES-VOUS FUSIONNEL OU SOLITAIRE ?
Claire Reid
Éditions Louise Courteau, 215 pages

RÉCIT

Simenon,

son ami

MARIO ROY

Combien d’« amis » George Simenon a-t-il eus de par le monde, au faite de sa gloire — laquelle s’étendit, de son vivant, sur trois ou quatre décennies ? Quelques centaines ? Quelques milliers ? En tout état de cause, l’auteur québécois Pierre Caron dit faire partie de ceux-là. Et il signe précisément *Mon ami Simenon*, sorte de récit des relations qu’il a eues avec le géant belge de la littérature, c’est-à-dire une correspondance à la fois sporadique et souvent lapidaire, ainsi qu’une rencontre qui fut certainement mémorable.

Caron dit savoir que, âgé, malade, Simenon aurait décidé lui-même de l’heure de sa mort. Ce qui n’est pas impossible, certes. Mais n’est ni prouvé, ni d’un intérêt incommensurable, au regard de tous les aspects autrement fascinants de celui que plusieurs considèrent comme le plus grand — et véritable — romancier du XX^e siècle.

Cela dit, *Mon ami Simenon* contient de fort belles pages, dues es-

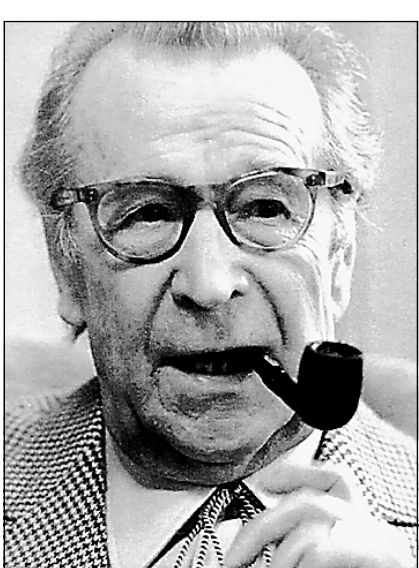


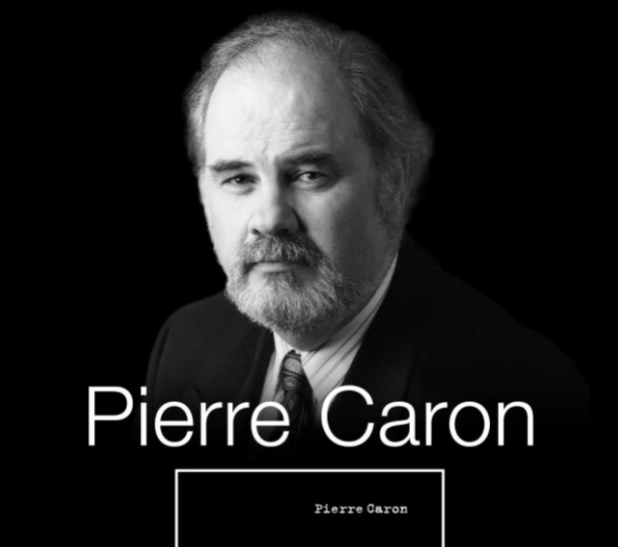
PHOTO ARCHIVES LA PRESSE ©

Georges Simenon

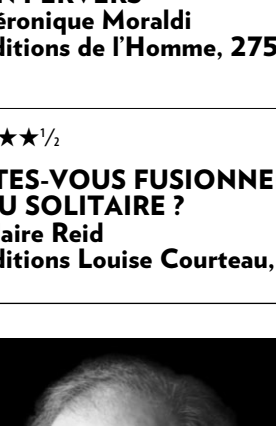
sentiellement à l’amour passionné que Caron voue à George Simenon, bien entendu, ainsi qu’à la littérature en général. Un goût effréné, dit-il, « avant de savoir vraiment ce que c’est, sinon qu’elle ouvre la voie vers un monde infini, accessible et sans cesse renouvelé, et que c’est le meilleur moyen de s’isoler sans se réduire à la solitude ».

★★½

MON AMI SIMENON,
Pierre Caron,
VLB éditeur, Montréal,
2003, 230 pages.



Pierre Caron



Mon ami SIMENON

vlb éditeur

Récit • 240 p. • 21,95 \$

Un portrait inédit d'un des grands écrivains du xx^e siècle

L'histoire d'une amitié nourrie d'une passion commune: la littérature

vlb éditeur
www.edvlb.com

3205955A

JEUNESSE

Les météorites en deux leçons faciles

MARIE-ANDRÉE AMIOT

Novembre a été un mois formidable pour les astronomes amateurs friands de détails croustillants sur notre firmament. Alors que la télévision de la CBC présentait un long documentaire fascinant sur les astéroïdes, la maison d’édition MultiMondes lançait un rare livre pour jeunes sur les météorites.

Coincidence, évidemment car *Guillaume et la météorite*, de la journaliste de *La Presse* Carole Thibodeau, était en gestation depuis huit ans. Son ouvrage est un outil fort intéressant pour les amateurs de roches volantes pouvant s’abattre sur nos têtes à tout moment.

Le roman / ouvrage scientifique / manuel pédagogique sur les météorites aurait pu être bien aride. Presque autant que les cratères et les impactites dont il est amplement question. Mais l’auteur a choisi de mettre en vedette un enfant de 10 ans qui découvre une météorite tombée sur le terrain voisin de son oncle et de sa tante. Le personnage de Guillaume est inspiré d’une anecdote vécue par un jeune garçon qui se trouvait à Saint-Robert en juin 1994 quand s’est abattue une pluie météoritique dans un rang près de Sorel, à une soixantaine de kilomètres de Montréal.

Les aventures de Guillaume et de sa tribu (y compris sa tante, journaliste à *La Presse*, tiens, tiens) adoucissent la lecture et facilitent la transmission d’informations didactiques. Les détails scientifiques ne manquent pas : sous la forme de capsules et d’exergues, on y apprend tout et même davantage sur les météorites, sujet qui fascine bon nombre d’enfants et d’adultes.

L’auteure a pris soin d’enrober les informations scientifiques de mystère et d’un brin d’aventure. Quand Guillaume perd son fragment de météorite précieuse, il est convaincu qu’il a été victime de vol. Un des inquiétants personnages scientifiques qui rôdent autour du champ chanceux lui aurait-il « emprunté » sa météorite ? On a hâte d’en savoir davantage et les notions d’astronomie passent tout doucement !

Seul bémol sur ce manuel à offrir aux jeunes scientifiques de 10 à 15 ans passionnés par les espaces sidéraux : les dessins, qui n’inspirent pas à la lecture. On a plutôt l’impression d’être tombés dans une aventure de Martin le Malin, *circa* 1958. Dommage. Alors que le choix des graphiques et des photos est judicieux, les dessins sont *pas rapport*, comme dirait Guillaume.

★★★★

GUILLAUME ET LA MÉTÉORITE
Carole Thibodeau
Éditions MultiMondes.
Pour les 10 à 15 ans.

Librairie Renaud-Bray VOX POPULI, VOX DEI Palmarès des ventes 4 au 10 février 2004 				
1	Psychologie	GUÉRIR ♥	SERVAN-SCHREIBER	Robert Laffont
2	Roman Qc	L'HISTOIRE DE PI ♥ - Booker Prize 2002	Y. MARTEL	XYZ éd.
3	Roman	IMPÉRATRICE ♥	S. SHAN	Albin Michel
4	Essai Qc	CES RICHES QUI NE PAIENT PAS D'IMPÔTS	B. ALEPIN	du Méridien
5	Jeunesse	HARRY POTTER ET L'ORDRE DU PHÉnix ♥ (34 th S)	J. K. ROWLING	Gallimard
6	Psychologie	LES CODES INCONSCIENTS DE LA SÉDUCTION	P. TURCHET	L'Homme
7	Roman	GLOBALLA ♥	J.-C. RUFIN	Gallimard
8	Roman	VEUX SECRETS	D. STEEL	Presses de la Cité
9	Roman	LORD JOHN, UNE AFFAIRE PRIVÉE	D. GABALDON	Libre Expression
10	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ? ♥	J. SPENCER	Michel Lafon
11	Dictionnaire	DICTIONNAIRE QUÉBÉCOIS INSTANTANÉ	MELANÇON / POPOWIC	Fides
12	Roman Qc	LES FILLES DE CALEB, t. 3 - L'abandon de la mésange	A. COUSTURE	Libre Expression
13	Roman Qc	LA DÉCOUVERTE D'AURÉLIE	C. PONTBRAND	les Intouchables
14	Psycho. Qc	VICTIME DES AUTRES, BOURREAU DE SOI-MÊME ♥	G. CORNEAU	L'Homme
15	Biographie	VARIATIONS SAUVAGES ♥	H. GRIMAUD	Robert Laffont
16	Essais	MAL DE TERRE ♥	H. REEVES	Seuil
17	Éducation	LES CARRIÈRES D'AVENIR 2004	COLLECTIF	Jobboom
18	Biograph. Qc	J'AI SERRÉ LA MAIN DU DIABLE ♥	R. DALLAIRE	Libre Expression
19	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT ♥	E. TOLLE	Ariane
20	Psycho. Qc	DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ	P. MORENCY	Transcontinental
21	Dictionnaire	1300 PIÈGES DU FRANÇAIS PARLÉ	C. CHOUINARD	La Presse
22	Biographie	CONFIDENCES ROYALES	P. BURRELL	Michel Lafon
23	B.D.	TINTIN ET L'ALPH-AÏRT	HERGÉ	Casterman
24	Biographie	SWEET CAROLINE OU LA MÉMOIRE DES KENNEDY	C. ANDERSEN	Lattès
25	Roman Qc	POUR DE VRAI	F. AVARD	Libre Expression
26	Psychologie	LA SYNERGOLOGIE ♥	P. TURCHET	L'Homme
27	Biograph. Qc	SALUT LES AMOUREUX, t. 2	DUROCHER / FORTIN	Stanké
28	Roman	LA FEMME QUI ATTENDAIT ♥	A. MAHINE	Seuil
29	Culture humaine	CÉLIBATAIRE AUJOURD'HUI	O. LAMOURÈRE	L'Homme
30	B.D.	ASTÉRIX ET LA RENTRÉE GAULOISE	UDERZO / GOSCINNY	Albert René
31	Psychologie	LES MOTS QUI FONT DU BIEN	N. GUILMARTIN	L'Homme
32	Psychologie	CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI ! ♥	T. D'ANSEMBOURG	L'Homme
33	Cuisine	THE ULTIMATE WEIGHT SOLUTION	P. MCGRAW	Simon & Shuster
34	Roman	LES ÂMES GRISÉES ♥	P. CLAUDEL	Stock
35	Roman	LUXURE ET FANTAISIE	J. PELLETIER	Quebecor
36	Cuisine Qc	LA CUISINE RAISONNÉE ♥	COLLECTIF	Fides
37	B.D.	GARFIELD, t. 37 - C'est la fête!	J. DAVIS	Dargaud
38	B.D.	SANS-NOM LE DERNIER MÉTA-BARON	JODOROWSKY / GIMENEZ	Humanoides
39	Roman Qc	LIFE OF PI ♥ - Booker Prize 2002	Y. MARTEL	Vintage Canada
40	Cuisine Qc	101 PERSONNALITÉS, 101 RECETTES ♥	COLLECTIF	Johanne Demers
41	Jeunesse	QUATRE FILLES ET UN JEAN, t. 1 ♥	A. BRASHARES	Gallimard
42	Histoire Qc	LES COUREURS DES BOIS ♥	G.-H. GERMAIN	Libre Expression
43	B.D.	LES SARCOPHAGES DU 6 ^e CONTINENT ♥	Y. SENTE	Blake & Mortimer
44	Roman	DANSEUR ♥	C. MCCANN	Belfond
45	Polar	LE VOL DU FRELON	K. FOLLETT	Robert Laffont

♥ : Coup de Cœur RB : Nouvelle entrée



Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.

25 succursales au Québec

Pour commander : ☎ (514) 342-2815

www.renaud-bray.com

LA PERSONNALITÉ DE LA SEMAINE

ENCORE PLUS QUE DU TALENT, DE L'INTELLIGENCE, MÊME DU GÉNIE, L'EXCELLENCE NAÎT DE L'EFFORT

Thomas Roussel-Roozmon



Maître international d'échecs à 16 ans, un exploit que seuls huit des plus grands joueurs du monde ont réussi avant lui, Thomas est en route pour une brillante carrière internationale.

JEAN-PAUL SOULIÉ

Thomas Roussel-Roozmon joue aux échecs depuis l'âge de 5 ans. À la veille de ses 16 ans, il s'est offert un beau cadeau : il a conquis le titre de maître international, un exploit que seulement huit des plus grands joueurs d'échecs au monde avaient réussi avant lui. Le jeune Lavallois a fait sa troisième «norme» au tournoi Avenir 5 de Montréal, le 6 janvier dernier. Les deux premiers tournois qui lui avaient permis de se qualifier pour le titre avaient eu lieu à Guelph, en Ontario, en août dernier, et à Villeurbanne, en France. Aujourd'hui, Thomas Roussel-Roozman est dans l'avion d'Aeroflot qui l'emmène à Moscou, où il va disputer un important tournoi. *La Presse* souhaite un fructueux séjour en Russie au jeune maître international Thomas Roussel-Roozmon et le nomme Personnalité de la semaine.

Dans le monde des échecs au Québec et au Canada, la carrière fulgurante de Thomas Roussel-Roozmon passionne tout le monde. La coordonnatrice de l'Association Échecs et Mat, Maria Manuri, le décrit comme «un petit génie qui va très vite, un enfant dont la vie était trop facile à l'école, et qui apprend seul». Son père, informaticien et joueur d'échecs amateur, lui a appris les règles du jeu quand il avait 5 ans. À 9 ans, trop fort pour son âge, Thomas participait à des tournois avec des adultes, mais il y avait un certain blocage, pense Maria Manuri. «Sans doute impressionné, il cherchait la nulle.» Sa mère se souvient de cette époque: «Il arrivait à peine au niveau des tables, dit-elle en riant. Il s'agenouillait sur les chaises pour être à la hauteur. On m'avait conseillé de lui donner un coussin, mais il n'en a jamais voulu.»

Pour Yves Casaubon, arbitre international d'échecs, la progression de la cote de Thomas depuis six ou sept mois est extraordinaire. «Entre septembre 2003 et janvier 2004, Thomas a fait un saut de 150 points. Il se rapproche très rapidement de Pascal Charbonneau, qui étudie la fiscalité dans une université du Maryland, véritable repaire de grands joueurs d'échecs. Il n'est pas loin non plus de Lesiège, grand maître international.»

«Grand maître international, c'est mon prochain objectif», affirme calmement Thomas Roussel-Roozmon. Dans combien de temps? «Je me donne deux ou trois ans pour y arriver. Actuellement il y en a un seul au Canada, c'est Lesiège. Je l'ai rencontré

plusieurs fois. J'ai fait plusieurs nules avec lui, mais je n'ai gagné que dans des parties rapides.»

Thomas n'a pas d'entraîneur, pas de professeur. «Peu sont meilleurs que moi», dit-il simplement. Il travaille seul, analyse des parties, étudie et joue avec des programmes d'ordinateurs. Il passe quatre heures par jour en moyenne à étudier les échecs. «En ce moment je termine ma cinquième secondaire. J'ai sauté une année, mais j'ai encore une moyenne de 97%. Mes professeurs me laissent beaucoup de temps pour aller disputer des tournois. Je vais continuer au cégep en sciences pures et en sciences de la nature, mais je ne sais pas encore dans quoi je pourrais étudier ensuite. Je veux faire ma vie avec ma passion, les échecs. C'est assez difficile, parce qu'il n'y a pas assez de bons joueurs, ici. Il faudrait que je sois en Europe ou en Russie: ils ont plus de 100 maîtres internationaux.»

Faire sa vie avec les échecs, c'est étudier beaucoup et c'est aussi voyager. Thomas est allé trois fois en France, deux fois en Angleterre, une fois en Suisse, en Californie et dans la plupart des villes canadiennes. Tout ça coûte cher. Sa mère fait des campagnes de financement pour lui, et Thomas joue des parties simultanées pour ramasser des sous. Ses trois petites soeurs l'encouragent, elles ont 12, 10 et 7 ans. «La plus jeune est la seule qui aime jouer aux échecs, mais toutes les trois sont fières de moi. Elles s'ennuient quand je suis loin de la maison, mais elles aimeraient bien voyager elles aussi.» En dehors des échec, lui, ses trois soeurs et leur maman font du karaté trois fois par semaine, tous ensemble.

À l'école Curé-Antoine-Labelle, la plupart de ses copains sont fiers de lui, d'autres

«Grand maître international, c'est mon prochain objectif. Je me donne deux ou trois ans pour y arriver. Actuellement il y en a un seul au Canada, c'est Lesiège. Je l'ai rencontré plusieurs fois. J'ai fait plusieurs nules avec lui, mais je n'ai gagné que dans des parties rapides.»

sont un peu jaloux. Mais il se fait aussi des amis avec les échecs, même s'il joue contre des gens plus vieux que lui. «Ils ne sont pas de mon âge, mais quand on joue aux échecs, il y a tellement de choses à analyser et à se raconter sur nos parties, sur celles des autres, sur les rencontre des grands champions, que la différence d'âge importe peu. Nous avons tous la même passion.»

PHOTOS MARTIN TREMBLAY LA PRESSE ©



Retrouvez La personnalité de la semaine

La Presse/Radio-Canada demain matin



René Homier-Roy
C'EST BIEN MEILLEUR LE MATIN
du lundi au vendredi
de 5h à 9h



Michel Viens
MATIN EXPRESS
du lundi au vendredi
de 6h à 10h



Le Réseau de l'information
de Radio-Canada

